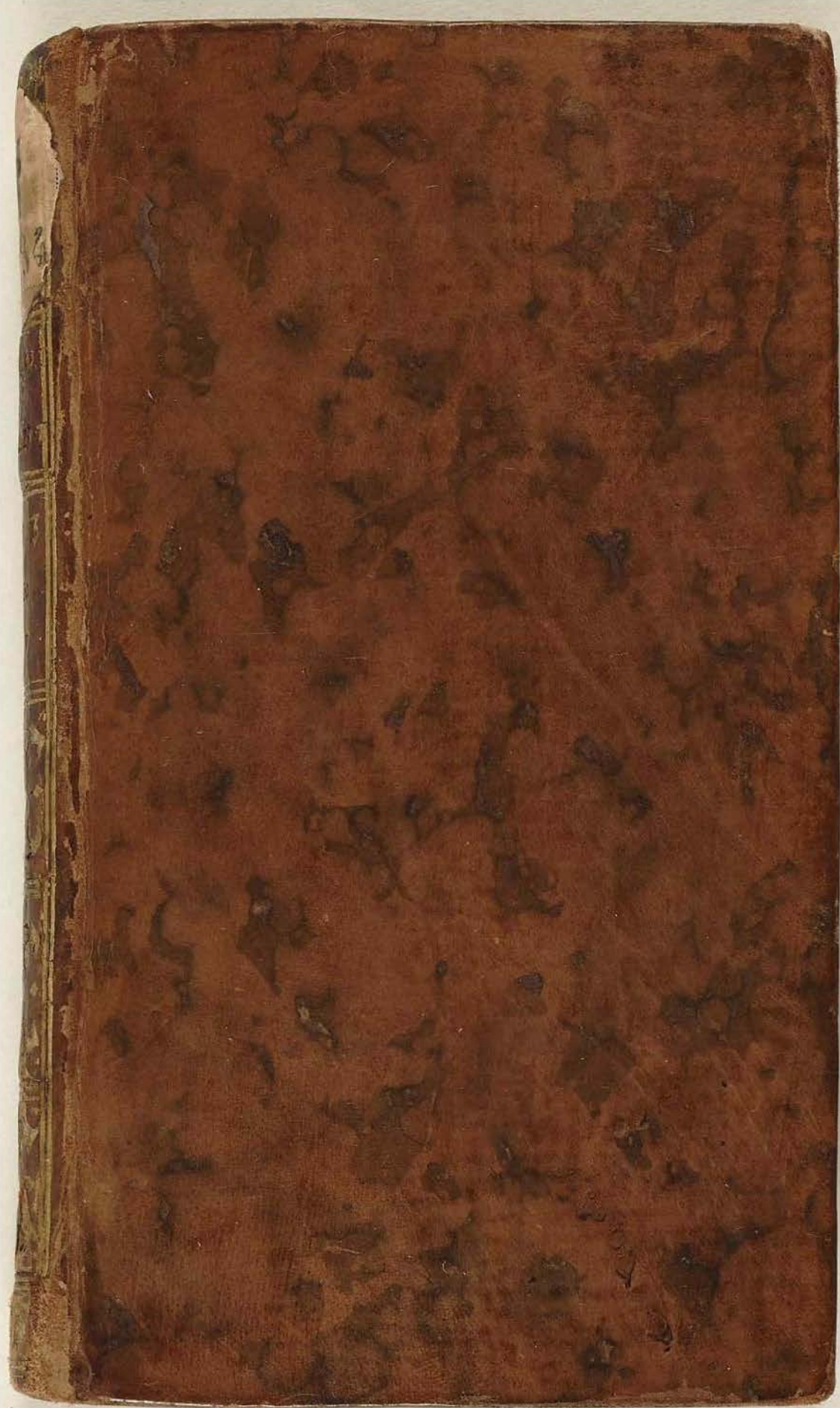
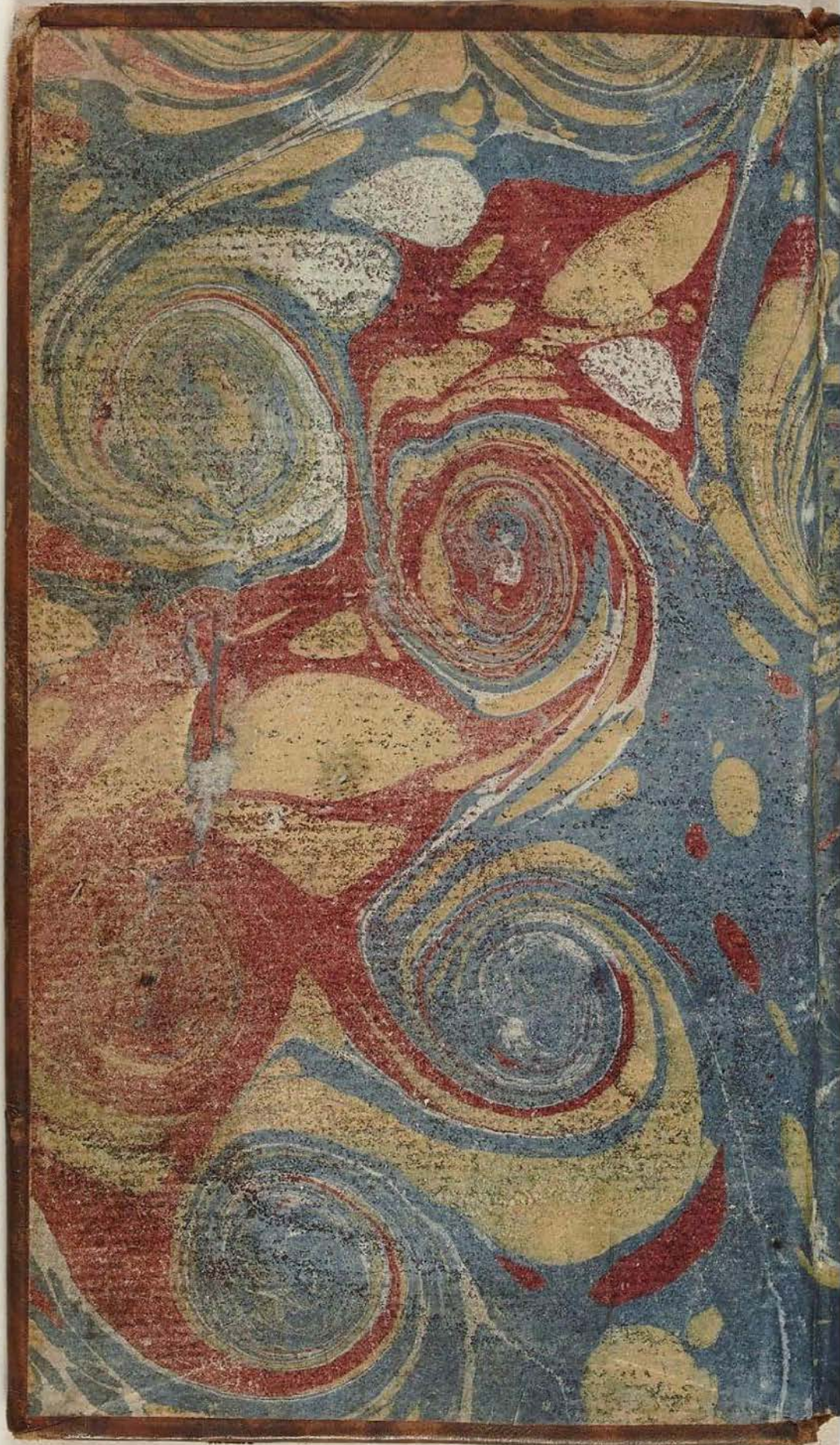
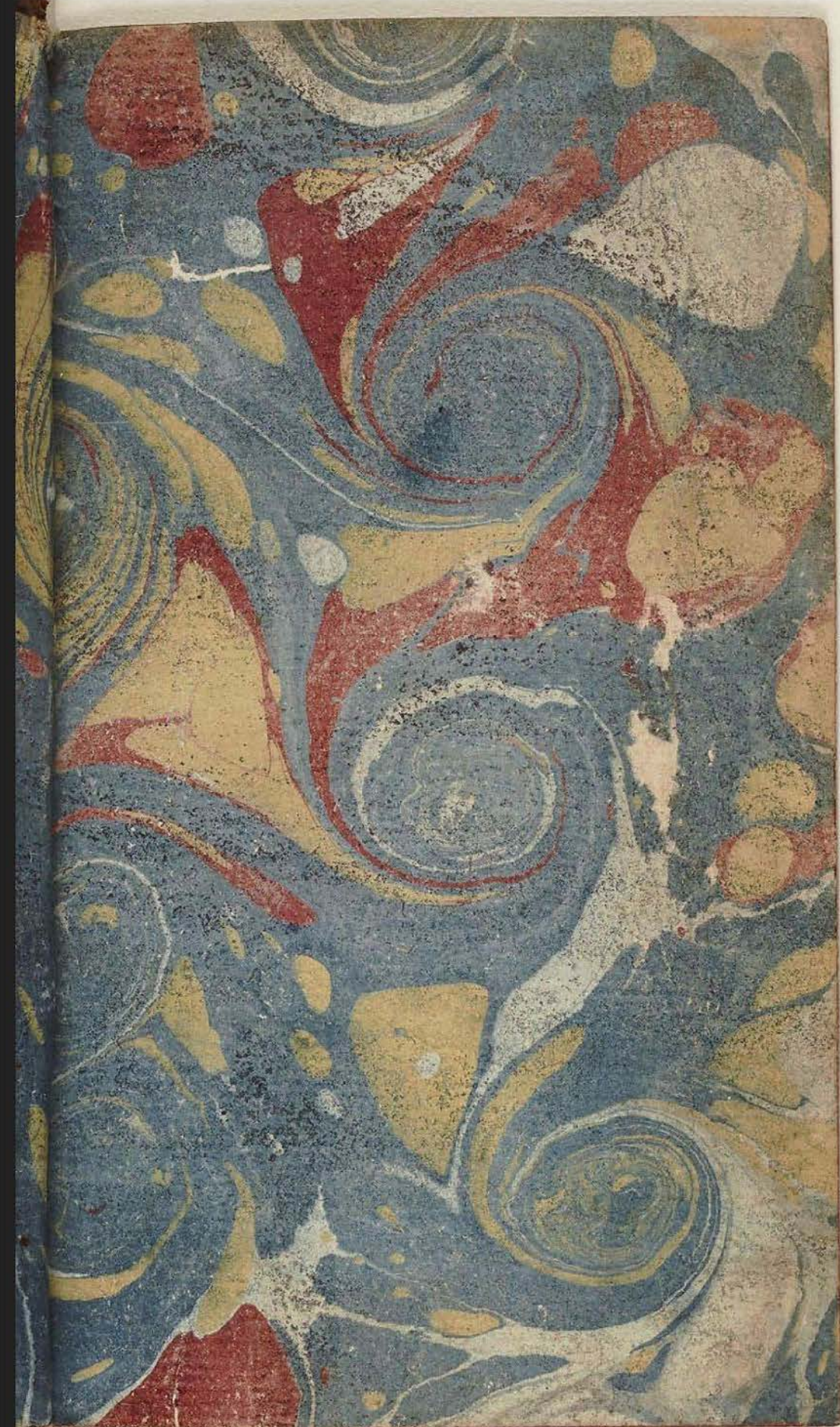
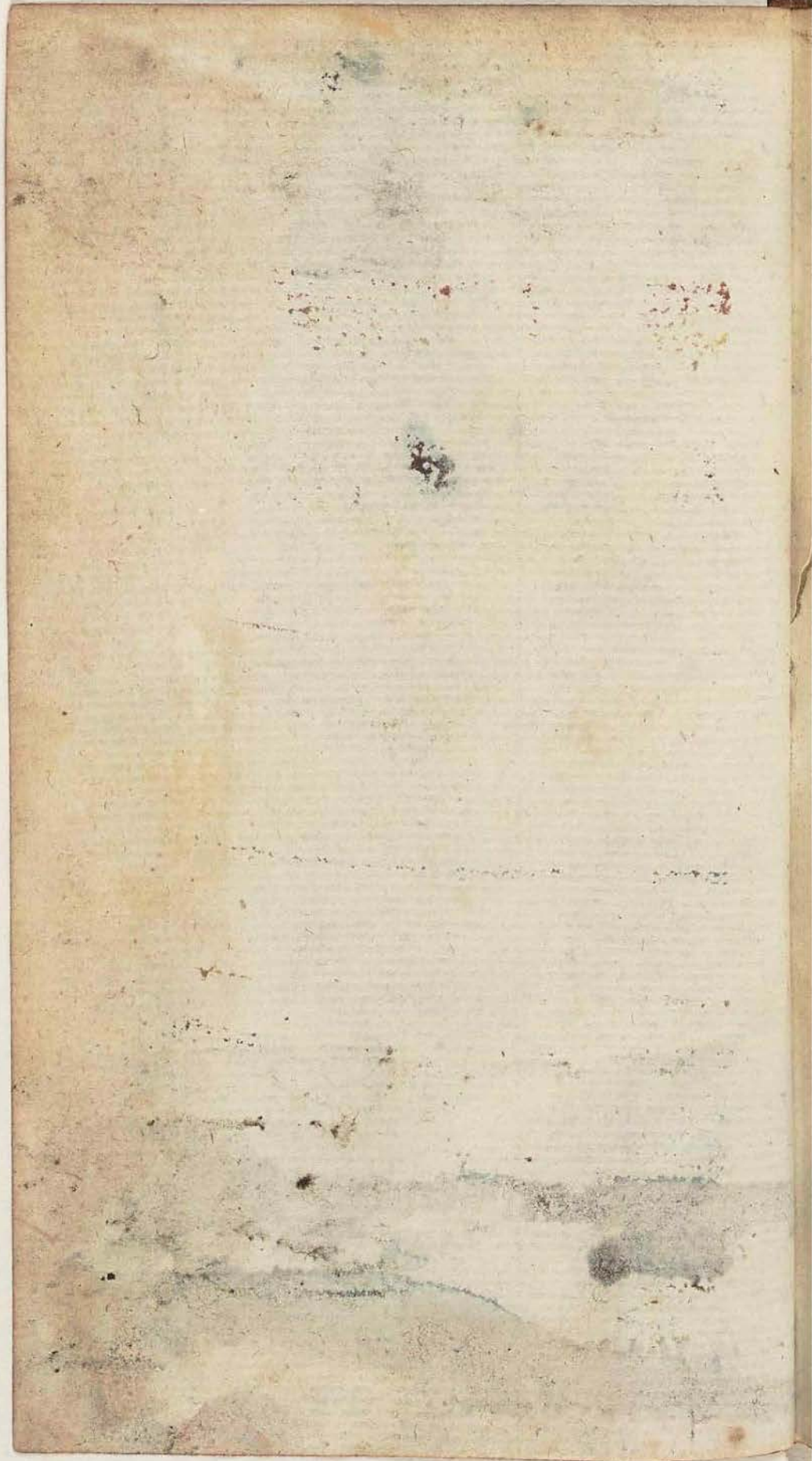
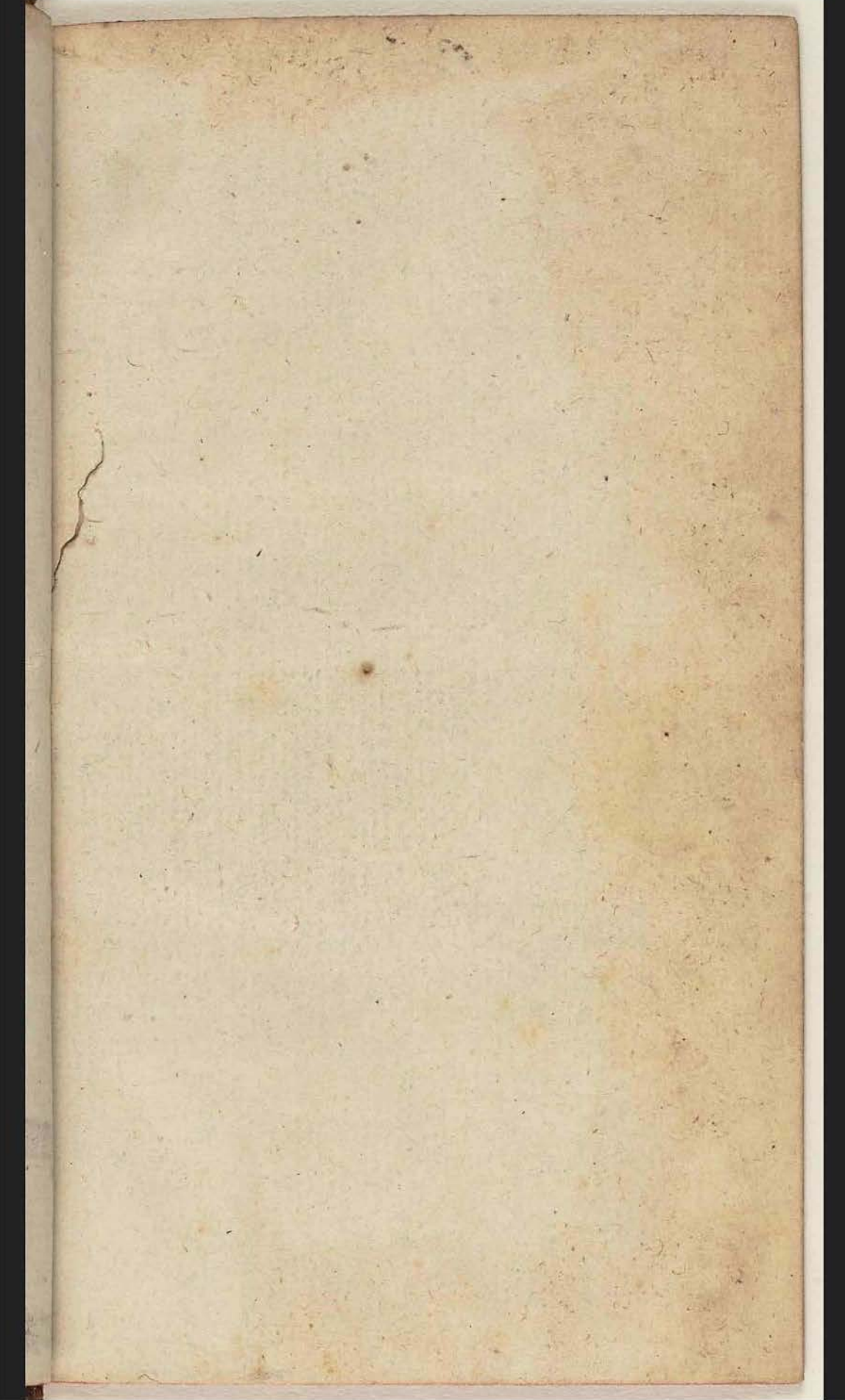












18701. Bir
H. Nes.

LE
MERCURE
GALANT.

TOME IV.



A PARIS,
Chez THEODORE GIRARD, au Palais,
dans la Grand'Salle, du costé de la
Cour des Aydes, à l'Envie.

M. DC. LXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

8.4 26 4 84 4-



A U
L E C T E U R.



*E ne dois pas me
plaindre du succez
du Mercure Ga-
lant; On l'a con-
trefait en tant d'endroits,
que j'ay lieu de croire que le
debit en a esté tres-grand.
Mes Libraires n'en doivent
pas estre si satisfaits, & les
Impressions qu'on en a faites*
à

AU LECTEUR.

à Lyon, Vezel, Vtrech, Amsterdam, & autres Lieux, ont fait beaucoup de tort à celle de Paris : Ce n'est pas qu'elle ne soit beaucoup plus correcte, & l'on n'en doit pas douter, puis que les Copies égalent rarement les Originaux. Je dois donc avertir le Lecteur, que ceux qui n'ont pas acheté ou fait acheter le Mercure Galant à Paris, n'ont que des Exemplaires remplis de fautes tres - considerables, puis qu'elles changent le sens en beaucoup d'endroits, & que

AU LECTEUR.

*la pluspart des Noms de
ceux dont j'ay parlé sont
tellement défigurez, qu'à
peine en peut-on reconnoistre
la moitié ; C'est à quoy le
Lecteur doit prendre garde.
Je le prie aussi de se souvenir
que l'on vendra sans y man-
quer le premier jour d'Aoust
prochain, le Cinquième Tome
du Mercure Galant.*





Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy,
Donné à S. Germain en Laye, le
15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy
en son Conseil VILLET. Il est permis
au Sieur DAN. de faire imprimer,
vendre & debiter, par tel Imprimeur
ou Libraire qu'il voudra choisir, un
Livre intitulé, *LE MERCURE
GALANT*, en un ou plusieurs Vo-
lumes; & ce pendant le temps &
espace de dix années entieres & ac-
complies, à compter du jour que cha-
cun desdits Volumes sera achevé
d'imprimer pour la premiere fois:
Et cependant defences sont faites à
routes Personnes, de quelque qualité
& condition qu'ils soient, d'impri-
mer ny faire imprimer, vendre ny
debiter aucun desdits Volumes, sans
le consentement de l'Exposant, ou de

ceux qui auront droict de luy, à peine
contre chacun des contrevenans de six
mille livres d'amende, confiscation
des Exemplaires contrefaits, & de
tous despens, dommages & interests,
ainsi que plus au long il est porté es-
dites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Com-
munauté, le 27. Fevrier 1672.

Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cédé & trans-
porté son droict de Privilege pour le
present Volume à Claude Barbin, &
Theodore Girard, Marchands Li-
braires à Paris, pour en jouir suivant
l'accord fait entr'eux.

*Achévé d'imprimer pour la premiere fois
le 14. Juin 1673.*

et par un autre d'entre les plus
habiles de son temps, pour
leur faire de nouvelles
et utiles observations, et les
conduire à la connaissance
de la plus saine et la plus
utile des sciences.

Le Roy, pour honorer
leur science, et leur
digne, THIERRY, syndic.

Le Roy, pour honorer
leur science, et leur
digne, THIERRY, syndic.

Le Roy, pour honorer
leur science, et leur
digne, THIERRY, syndic.



LE
MERCURE
GALANT.

PUIS que vous sou-
haitez, Madame,
que je vous écrive
tout ce qui s'est passé de
nouveau depuis que nostre
commerce a esté inter-
rompu par les cruelles af-
faires qui me sont arrivées,
Tome IV. A

2 LE MERCURE

je vais satisfaire à vos souhaits, qui seront toujours des ordres absolus pour moy ; Mais estant obligé de renfermer en une seule Lettre tout ce que je vous aurois mandé en plus de vingt, je croy qu'elle contiendra du moins dequoy remplir un Volume, c'est pourquoy je commence sans perdre le temps en paroles inutiles.

Quelques jours apres vous avoir écrit les dernieres Nouvelles que je vous ay mandées, je me

GALANT. 3

trouvay dans une Ruelle
galante, où l'on parla d'une
Histoire nouvelle, arrivée
depuis peu dans une des
plus charmante Cour de
l'Europe. Je n'y fus pas
plutost entré, que la Per-
sonne qui devoit raconter
cette Nouvelle, commença
de la sorte.





LEONIDAS.

NOUVELLE.

L'Histoire que je vais vous raconter est arrivée depuis quelques années dans une des plus charmante Cour de l'Europe, & qui ne le cede en galanterie, qu'à celle de France. Le Souverain de cette riante Cour estoit en une de ses Maisons de

Campagne, avec tous ceux qui ont coustume de le suivre, autant par inclination que par devoir, lors que le Dieu des Aventures fit naistre les premiers incidens qui servirent de fondement à cette Histoire. Lucille & Celie, qui en ont esté les principaux Personnages, ayant sçeu que le Prince, suivant sa magnificence ordinaire, donnoit un Divertissement à sa Cour, partirent de sa Ville Capitale pour y venir prendre part: Elles estoient

6 LE MERCURE

Sœurs ; mais elles différoient d'âge, d'esprit & de beauté. Lucille estoit l'aînée, & l'on remarquoit sur son visage qu'elle avoit esté belle ; & ceux qui en jugeoient ainsi ne se trompoient pas ; elle auroit mesme encor passé pour telle, si l'on n'eut point veu sa Sœur. Cette cadette n'avoit que seize ans, & l'aînée en ayant quarante, il ne faut pas s'étonner si des appas qui commençoient à s'user, furent effacez par des charmes naissans. Lu-

cille avoit une brusquerie agreable, avec un enjouement si grand, qu'elle passoit d'abord dans l'esprit de ceux qui ne la connoissoient pas, pour estre un peu étourdie : Elle avoit pourtant du bon sens; il ne faut pas s'en étonner, les Personnes enjouées n'en ont souvent pas moins que les autres. Celie estoit d'une beauté achevée, elle ébloüissoit tous ceux qui la voyoient, & ses charmes prenoient plus de cœurs sans dessein, que toutes

8 LE MERCURE

celles qui ne songent qu'à
plaire, elle ne pensoit à rien
moins; & si sa beauté estoit
parfaite, son esprit n'y ré-
pondoit pas: Elle n'avoit
point encor veu le monde,
la Cour estoit pour elle un
Pays inconnu, & elle ne
sçavoit pas elle-mesme ce
qu'elle valoit. Lucille qui
l'aimoit tendrement & qui
vouloit luy faire voir la
Cour, employa ses Amis
pour avoir des places au
Divertissement du Prince;
c'estoit une Comedie mé-
lée de Musique: Elle y

GALANT. 9

réüssit si bien, qu'elles furent placées au premier rang. La beauté a de grands privileges, & l'on fait souvent pour elle beaucoup plus que pour le mérite. Elles n'entendirent autour d'elles de tous costez pendant plus d'une heure, que des Gens qui disoient: Ah la belle Fille! Le beau teint! Les beaux yeux! & mille autres choses semblables; & chacun se demanda l'un à l'autre qui elle estoit, où elle demouroit, & de qui elle

10 LE MERCURE

estoit connuë. Le bruit de sa beauté s'estant répandu de tous costez dans la Salle du Baler, il vint jusques aux oreilles du Prince Polexandre; & ce Prince dont le nom est connu par mille Exploits fameux, n'estant pas moins galant que grand Capitaine, voulut luy-mesme voir si Celie estoit aussi belle que plusieurs luy vinrent dire. Il s'approcha d'elle & voulut entrer en conversation; mais comme par malheur sa Sœur causoit avec une Personne

GALANT. M

de sa connoissance, que le jour n'estoit pas grand dans la Salle, parce que le Ballet n'estoit pas commencé, & que Celie ne connoissoit personne de la Cour, elle rebuta ce Prince, ainsi qu'elle avoit fait vingt Marquis curieux dont elle commençoit à se trouver fatiguée. Le Prince s'apperçut qu'il n'en estoit pas connu, & voulut se donner du plaisir de cette aventure. Les grands Princes en ont rarement de pareils, & sont quelquefois ravis

12 LE MERCURE

de voir qu'on leur parle
comme au reste des
Hommes. Il ne se fit donc
point connoistre à Celie, il
cacha mesme l'Ordre qu'il
portoit; & couvrant avec
la main une partie de son
visage, il continua la con-
versation, apres avoir fait
connoistre son dessein à
ceux qui estoient autour de
luy, afin qu'ils ne le dé-
couvrissent pas. Celie luy
dit beaucoup de choses
pleines d'une naïveté sans
exemple, le traita assez ru-
dement, & ne voulut ré-

pondre à aucune des questions qu'il luy fit: Elle auroit pû s'en defendre plus civilement, mais sa jeunesse & le peu d'experience qu'elle avoit du monde, & sur tout des manieres de la Cour, furent cause qu'elle traita de la sorte un Prince dont toutes les Coquetes de l'Assemblée se seroient tenuës heureuses, s'il avoit seulement jetté quelques regards sur elles. Celie continuoit de faire paroistre ses mépris, & haussait mesme sa voix pour les ren-

14 LE MERCURE

dre plus publics , lors que
sa Sœur finit sa conversa-
tion, & tourna la teste de-
vers elle. Si la veuë du
Prince luy causa quelque
surprise, l'air dont elle vit
que sa Sœur le traitoit, l'é-
tonna encor davantage.
Elle fit une profonde reve-
rence à ce Prince, & fit en
mesme temps connoistre
à sa Sœur la faute qu'elle
venoit de faire. Celie rou-
git au nom du Prince Pole-
xandre; & pleine de con-
fusion tourna le visage d'un
autre costé & n'oza plus le

regarder. Le Prince lia conversation avec Lucille, & l'ayant pressée obligeamment de luy dire tout ce qu'il souhaitoit d'apprendre, il eut d'elle tout l'éclaircissement qu'il desiroit. A peine eut-il appris tout ce qu'il vouloit sçavoir, qu'il se tourna vers tous ceux qui estoient autour de luy, & leur dit le nom de Celie, le lieu de sa naissance, les noms de ses Parens, ceux qui vivoient encor, & ceux qui estoient en l'autre monde, & il dit mesme jus-

16 LE MERCURE

ques au nom de la demeure
& de l'Enseigne où elle de-
meuroit dans la Ville Ca-
pitale. Leonidas qui estoit
chargé d'une partie des
Affaires les plus importan-
tes de l'Etat, qui depuis
long. temps estoit derriere
le Prince, & que les yeux
de Celie venoient de ren-
dre le plus amoureux de
tous les Hommes, fut ravy
d'apprendre tout ce que le
Prince dit; Il s'en apper-
çeut, & ils s'entretinrent
ensemble des beautez de
Celie. Pendant cet entre-
tien

rien on alluma les Lustres; ils ne scrvirent qu'à faire paroistre davantage les beautez de Celie, & qu'à faire connoistre qu'elles n'estoient point de celles que le grand jour efface. La Salle fut à peine éclairée, qu'on servit la Collation. Tous les Admirateurs de Celie luy en envoyerent, tous les yeux furent attachez sur elle, elle fut le sujet de l'entretien de la plus grande partie de l'Assemblée; & sa Sœur la voyant accablée de caresses, de regards &

18 LE MERCURE

de Confitures, commençā
prudamment à se chagri-
ner; Elle apprehenda que
tous ces honneurs, pour
estre trop grands, ne tour-
naissent à la fin en raillerie;
& comme elle n'estoit ve-
nuë que pour voir la Co-
medie, elle craignit de la
donner. Le Divertisse-
ment finy, elles eurent de
la peine à se débarrasser de
tous ceux qui voulurent les
voir & leur parler: Elles
furent entourées de Fâ-
cheux, on leur offrit vingt
Chaises & cent Carosses

pours'en retourner; & depuis le plus jeune Marquis, jusques au plus âgé Courtisan, chacun offrit la main à Celie pour descendre les Degrez du Chasteau, où quelques Femmes jalouses de sa beauté, l'attendirent pour la voir passer. Elles furent à peine chez elles, où sa Sœur ne voulut laisser entrer personne, qu'elles demanderent à manger. On les fit attendre longtemps, & elles commençoient à s'impacienter, lorsqu'on leur servit un Soupé

20 LE MERCURE

si galant & si magnifique, qu'un Prince Amant n'auroit pû regaler autrement sa Maistresse. Les deux Sœurs parurent aussi surprises qu'il est aisé de se l'imaginer. Elles demandèrent à l'Hoste & à l'Hostesse d'où venoient tous ces Mets, & leur dirent qu'on se mocquoit d'elles, & qu'elles ne les avoient pas demandez. L'Hoste leur répondit qu'il avoit ordre de les leur servir, & de leur donner tout ce qu'elles fouhaiteroient, &

mesme toutes les choses dont il pourroit prévoir qu'elles auroient besoin, sans prendre de leur argent. Il adjoûta qu'il avoit fait porter leurs Hardes dans la plus belle Chambre de son Logis, & qu'il ne souffriroit point qu'elles couchassent dans celle qu'elles avoient choisie. Lucille se douta bien que toutes ces galanteries ne venoient que du Prince ou de Leonidas, mais elle n'en témoigna rien. Elle ne se trompoit pas dans ces con-

22 LE MERCURE

jectures; Leonidas avoit
envoyé querir l'Hoste, &
luy avoit parlé luy-mesme.
Sa passion estoit devenuë si
forte dès sa naissance, que
depuis beaucoup de Siecles
nous n'avons peut-estre
point eu d'exemple d'une si
violente ardeur. Quand
les deux Sœurs furent cou-
chées, l'aînée qui avoit de
l'esprit, fit reflexion sur
tout ce qui s'estoit passé; &
comme elle jugea de la
suite par de si beaux com-
mencemens, elle resolut
de partir le lendemain, &

mesme de grand matin, quoy que son dessein eut esté de rester quelques jours à la Cour, pour faire voir à sa Sœur les Appartemens du Chasteau. Celie ne pût apprendre cette Nouvelle, sans en soupirer; elle auroit volontiers demeuré plus long-temps à la Cour, & ce qui s'estoit passé ne l'en avoit point rebutée; Elle n'en témoigna toutefois rien à sa Sœur, & partit dès le lendemain avec elle. Lucille qui se douta bien que l'Hoste

24 LE MERCURE

avoit esté gagné, ne luy fit point connoistre son dessein, & luy dit seulement en sortant de chez luy, qu'elle alloit à l'Eglise. Deux heures apres leur départ, Leonidas envoya sçavoir de leurs nouvelles. Son Messager y revint plusieurs fois, & cet Amant ayant sçeu qu'on ne les pouvoit trouver, les fit chercher par tout : Il ne les crût toutefois point parties jusques au soir; mais quand la nuit fut venue, il ne douta plus de leur départ.

part. Il en eut un chagrin qui ne se peut qu'à peine concevoir; mais il auroit esté au desespoir, s'il n'avoit pas sçeu le lieu où elles demeuroient à la Ville. Il envoya dès le lendemain pour sçavoir de leurs nouvelles, mais on ne trouva personne, & l'on dit qu'elles n'estoient point revenuës. Il y renvoya le jour suivant, on dit la mesme chose à celuy qui y fut de sa part: De sorte qu'ayant encore eu la mesme réponse, son amour l'obli-

26 LE MERCURE

gea d'y aller luy-mefme. Il croyoit bien que l'on avoit fait toutes ces réponses; mais il fe perfuadoit qu'elles avoient donné ordre de les faire, & qu'ayant refolu de ne le pas voir, elles vouloient qu'on crût qu'elles n'estoient pas revenuës chez elles. Cet Illuftre Amant fit tout ce qu'il luy fut poffible pour développer ce miftère; mais tout l'éclairciffement qu'il pût tirer, fut qu'elles estoient de retour, mais qu'elles n'estoient pas venuës loger

chez elles, & c'estoit la verité; car Lucille s'estant doutée de ce qui arriveroit, n'avoit point voulu depuis son retour loger dans le lieu où elle avoit dit au Prince Polexandre qu'elle demeueroit, parce que ce Prince l'ayant redit hautement, toute la Cour en estoit instruite. Leônidas fut inconsolable de n'avoir pû apprendre d'autres nouvelles de sa Maistresse. Il se voyoit moins avancé que le premier jour; & pour voir celle qu'il aimoit avec tant

28 LE MERCURE

d'ardeur, il falloit qu'il la
cherchât dans une grande
Ville, & qu'il la cherchât
mesme long-temps sans es-
tre assuré de la trouver.
Cette incertitude estoit
bien cruelle pour un Hom-
me aussi impatient & aussi
amoureux que Leonidas:
Il ne pouvoit se consoler,
cependant il fallut bien
prendre patience, & mettre
des Espions en Campagne,
ce qu'il fit; Ils réussirent si
bien qu'ils découvrirent
enfin apres huit jours d'une
recherche fort exacte, le

lieu où les deux Sœurs demeuroient. Le Prince de son costé avoit pris le mesme soin, & ceux qu'il avoit employez, s'estant bien acquitez de leur commission, il apprit presque en mesme temps la demeure de Celie. Il resolut de l'aller trouver, & fit mettre pour cet effet un Manteau de bonne fortune dans son Carrosse, qu'il fit arrester au bout de la Ruë où demeuroit Celie. Leonidas en avoit aussi pris un, & suivy d'un Laquais sans livrée, s'estoit fait conduire

30 LE MERCURE

jusques à la porte dans une Chaise de place. Ils se rencontrèrent tous deux sur le Degré, & s'estans reconnus, ils ne pûrent s'empêcher de se faire une mutuelle confidence; ce qui ne plût toutefois pas à Leonidas, car il estoit beaucoup plus amoureux que le Prince. Ils heurterent ensemble à la porte de la Chambre de Celie: Elle leur fut ouverte par Lucille, qui leur en refusa l'entrée avec le plus de civilité qu'il luy fut possible. Ils deman-

derent la permission d'y revenir l'apresdînée ; ce qu'elle leur refusa avec la mesme civilité, en leur disant qu'elle avoit affaire chez une Femme de Qualité qui demeuroid dans un Quartier fort éloigné du sien, & qui estoit fort connue du Prince. Elle leur dit cela, non seulement pour les empescher de venir ; mais encor pour leur apprendre que puis qu'elles connoissoient particulièrement cette Dame, qui estoit un exemple de vertu, ils de-

32 LE MERCURE

voient juger d'elles plus
avantageusement qu'ils ne
faisoient peut-estre. Ils se
retirerent assez mal satis-
faits, mais dans la resolu-
tion de consulter ensemble
ce qu'ils avoient à faire, &
de pousser les choses plus
avant. Ils entrèrent en s'en
retournant dans un Temple
qui estoit dans la mesme
Ruë : Ils y rencontrent
Cecie qui ne les reconnut
pas d'abord. Lucille y vint
aussi-tost, & apres leur a-
voir parlé quelque temps,
les conjura de les laisser sor-

tir sans les suivre. A quoy ces Messieurs obeïrent peut-estre moins pour l'amour d'elles, qu'à cause d'eux-mesmes, ne voulans pas estre connus. Ils s'en retournerent donc, & resolurent de se trouver dans la Ruë où Lucille avoit dit le matin qu'elle iroit voir l'apresdînée une Dame de Qualité. Ils vouloient sçavoir si elle leur avoit dit vray, & par ce mesme moyen ils vouloient voir Lucille qu'ils avoient trouvée encor plus belle

34 LE MERCURE

que lors qu'ils l'avoient
veuë à la Cour. Ils ne man-
querent pas de se trouver au
rendez-vous qu'ils se don-
nerent; & pour faire réüssir
leur dessein, ils firent met-
tre leurs Carrosses aux deux
bouts de la Ruë où demeu-
roit la Dame que Lucille &
sa Sœur devoient aller voir,
& chez qui elles estoient
déjà entrées lors qu'ils arri-
verent. Ils attendirent long
temps qu'elles sortirent;
& le moment qu'ils at-
tendoient avec beaucoup
d'impatience estant arrivé,

chacun se tint dans son poste, ainsi qu'ils avoient resolu. Lucille & sa Sœur estant presque au bout de la Ruë, apperceurent le Carrosse de Leonidas. Elles ne donnerent aucuns signes qui pussent faire connoistre qu'elles l'avoient remarqué; car Lucille l'ayant veu la premiere, & s'estant doutée d'une partie de la chose, & que Leonidas devoit estre en embuscade au coin de la Ruë, dit à sa Sœur de la suivre, & se retourna aussi tost, afin de s'en aller par

36 LE MERCURE

l'autre bout de la Ruë. Elle eust à peine fait une partie du chemin, qu'elle apperçut le Carrosse du Prince Polexandre. Elle se trouva fort embarrassée, & s'arresta pour rêver un moment à ce qu'elle avoit à faire : Elle n'avoit encor pris aucune resolution, lors que le Prince, envelopé de son manteau de bonne fortune, sortit de son Carrosse, & les vint aborder avec beaucoup de civilité. Leonidas en fit autant avec un pareil équipage. Leur conversa-

tion fut assez longue, & ces deux Amans les presserent avec toutes les instances imaginables, de monter dans l'un de leurs Carrosses, & leur promirent de les mener où elles vouloient aller, sans qu'elles eussent aucun sujet de se plaindre d'eux. Comme ils estoient dans une Ruë détournée, & qu'il n'y passoit pas beaucoup de monde, Lucille se defendit long-temps, & n'accepta leur offre qu'après plusieurs refus. Quand elles furent dans le Ca-

38 LE MERCURE

rosse, le Cocher qui avoit l'ordre de tout ce qu'il devoit faire, le mena fort doucement, & leur fit faire trois fois plus de chemin qu'il n'estoit necessaire pour aller où elles avoient prié qu'on les menât. Elles s'en apperçurent, & Lucille leur dit qu'elle n'apprehendoit rien, & qu'elle estoit montée en Carosse sur la parole d'un Grand Prince, qui n'en voudroit pas manquer mesme à ses plus grands Ennemis. Leonidas parla peu; mais ses

yeux parlerent beaucoup; l'excez de son amour le rendit presque immobile, & l'on ne vit jamais tant de chagrin que celuy qu'il témoigna dans le moment qu'il fallut se separer, & laisser Lucille & Celie chez leur Amie. En disant adieu à cette derniere, il luy ferra la main avec des transports presque incroyables: Il la pria tout bas de se ressouvenir de luy. Il n'oublia pas Lucille, & luy fit toutes les amitez imaginables, estant fortement persuadé qu'il

40 LE MERCURE

ne pourroit estre heureux sans elle, puis qu'elle avoit sur sa Sœur une autorité de Mere. Le Prince ne parut pas si passionné, & tout son procedé fit assez connoistre, que s'il estoit d'humeur à profiter d'une aventure, il ne vouloit, ny la chercher, ny qu'elle luy fit de la peine. Laissons retourner ces deux Amans chez eux, & suivons Lucille & Celie jusques à la Chambre de leur Amie. Avant que d'y entrer, Lucille voulut détacher la Robe de sa Sœur;

Sœur; mais elle fut bien surprise d'entendre le bruit que firent plus de cent Loüis d'or, que Leonidas avoit mis dans sa Jupe sans l'en avertir. Le Laquais de leur Amie sortit avec de la lumiere, & leur aida à les ramasser. Celie fut sur le point de tout gâter, en témoignant la surprise qu'elle eut de voir cet argent; mais sa Sœur l'avertit de ne rien dire & de la laisser parler. Il estoit temps, car la Maîtresse du Logis vint aussitôt, ayant entendu le cry

42 LE MERCURE

que son Laquais avoit fait pour marquer son étonnement. Lucille luy fit sur le champ une Histoire, & luy dit qu'elle venoit de recevoir cet argent pour une autre. Ce tour d'adresse estoit necessaire; car bien qu'elles fussent de tres-bonne Famille, chacun sçavoit bien que leurs Affaires estoient en mauvais estat. Lucille ne fut pas longtemps à sa visite, & s'en estant retournée chez elle avec sa Sœur, elle fit en elle-mesme de tres-serieu-

ses reflexions sur tout ce qui s'estoit passé pendant la journée ; & les aventures du matin , de l'apresdînée & du soir , luy firent juger que les choses n'en demeureroient pas là, si elle n'y mettoit ordre ; & dans ce dessein elle resolut d'acheter quelques meubles dès le lendemain , & de louer une Chambre dans un Quartier fort éloigné , ce qu'elle fit ; mais comme elle faisoit tendre ses meubles, elle reçut une Lettre de Leonidas, qui l'ayant

44 LE MERCURÉ

touûjours fait suivre par un
 Laquais déguisé, avoit sçeu
 tout ce qu'elle avoit fait,
 mais non pas tout ce qu'elle
 avoit pensé. Elle fit ré-
 ponse à ce mesme Laquais,
 qu'elle alloit en son Pays
 avec sa Sœur, & qu'elle a-
 voit louée cette Chambre
 pour y mettre ses meubles
 pendant son absence. Elle
 jugea bien qu'elle ne seroit
 suivie d'aucun Espion pen-
 dant que ce Laquais iroit
 faire cette réponse à son
 Maistre, & dans cette pen-
 sée elle fit au plustost porter

ses meubles dans la premiere Chambre qu'elle trouva vuide dans un des Fauxbourgs de la Ville, fort éloigné de l'endroit où elle estoit. Elle vint heureusement à bout de son dessein, & trompa pour ce coup Leonidas & son Espion, qui pendant huit jours courut toute la Ville sans les pouvoir trouver, & sans pouvoir mesme en apprendre aucunes nouvelles. Leonidas dit au Prince Polexandre une partie de tout ce qui s'estoit passé; & quoy

46 LE MERCURE

qu'il ne fut pas tout à fait persuadé que Lucille & sa Sœur fussent allées en leur Pays, ny mesmes qu'elles y dâssent aller, il ne laissa pas de faire tout ce qu'il pût pour empescher le Prince d'en douter. Il le crût; & ne voulant pas se faire une affaire de ce commencement d'avanture, il oublia tout à fait Celie, & laissa à Leonidas le soin de la chercher. Peut-estre ne l'auroit-il de long temps trouvée, si la Fortune ne s'en fut mêlée huit jours apres, &

ne luy eut fait rencontrer
Celie qui sortoit d'un petit
Temple qui estoit dans le
mesme Fauxbourg où elle
logeoit. Il ne l'eut pas plu-
tost apperceuë, qu'il sortit
de son Carosse avec beau-
coup de précipitation, &
courut luy parler. Il la pres-
sa d'y monter, elle s'en de-
fendit; il luy dit qu'il ne la
quitteroit point, & qu'il la
suivroit à pied. Elle fut em-
barrassée de cette réponse;
& voyant qu'il se mettoit
en estat de tenir sa parole,
elle crût qu'elle devoit a-

48 LE MERCURE

voir cette complaisance pour luy, & qu'elle ne seroit point blâmée de sa Sœur, puis qu'elle avoit déjà esté dans le Carosse du Prince. Aussi-tost qu'elle fut entrée dans celuy de Leonidas, il parla bas à un de ses Gens; & celuy à qui il parla ayant dit au Cocher l'intention de son Maistre, il les mena dans une Maison dont la porte s'ouvrit sans qu'on vit paroistre personne. Leonidas ouvrit celle du premier Appartement avec une petit Clef qu'il avoit
sur

sur luy ; & Celie apperçût une Chambre dont l'éclat l'ébloüit d'abord. Il y avoit sur la Table deux Flambeaux de vermeil doré, garnis de deux Bougies allumées. Leonidas ouvrit une Armoire qui estoit à l'un des costez de la Cheminée, dont il tira de petits Fagots de Sermant ; puis en ayant ouvert une autre qui estoit de l'autre costé, il en tira de petits bouchons de paille qu'il alluma à l'une des Bougies, & avec cette paille il mit le

50 LE MERCURE

feu aux Fagots qu'il avoit mis dans la Cheminée. Ils furent à peine allumez, qu'il entretint Celie de sa passion, mais avec beaucoup plus d'ardeur & des transports beaucoup plus grands qu'il n'avoit fait dans le Carrosse. Il se jetta vingt fois à ses genoux; il les embrassa, il les arrousa de ses larmes, & luy dit des choses capables d'attendrir le cœur le plus endurcy. Celie, dont le jeune cœur estoit encor tout neuf, & qui ne sçavoit

GALANT. 31

ny aimer ny haïr, eut pitié de ces maux, sans les partager. Elle luy dit qu'elle en estoit bien fâchée, mais elle ne luy dit point qu'elle l'aimoit. Comment auroit-elle pû luy dire? elle l'ignoroit elle - mesme. Leonidas qui ne pouvoit la regarder, sans devenir de moment en moment encor plus amoureux, mit toutes choses en usage pour se faire aimer. Il ouvrit trois ou quatre Armoires peintes & dorées qui estoient dans la mu-

52 LE MERCURE

raillé de la Chambre, & qui sembloient n'y avoir esté faites que pour y servir d'ornement. Il tira de l'une un grand Bassin rempli de toutes sortes de Confitures, & de l'autre quantité de Liqueurs délicieuses. Les Confitures n'épouvantent point les Filles de l'âge de Celie : Elle mangea beaucoup de celles-là, & les trouva fort bonnes. Sur la fin de cette Collation, Leonidas ouvrit une autre Armoire, de laquelle il tira une Cornette, un

Mouchoir, & des Tours de Bras d'un Point de Venise admirable, que Celie ne pût refuser. Il n'en demeura pas là, & tira d'une quatrième Armoire deux Bources, dont l'une estoit de Point d'Espagne, & l'autre brodée avec des perles: Elles estoient remplies de cent cinquante Loüis chacune, & pouvoient mettre bien des vertus à l'épreuve. Celie rougit à la veüe de ces Bources; elle craignit que Leonidas ne voulut la

54 LE MERCURE

contraindre à les prendre, & elle apprehenda en mesme temps d'estre querrellée de sa Sœur, si elle les acceptoit. Cette crainte fut cause qu'elle pria Leonidas de ne les luy point donner avant qu'il l'eut pressée de les prendre; mais cet Amant joua si bien son personnage, qu'il la fit résoudre à les accepter: ce ne fut pourtant qu'à condition qu'il y joindroit un Billet pour sa Sœur, par lequel il luy manderoit qu'il l'avoit

contrainte de les prendre, aussi-bien que de monter dans son Carrosse lors qu'il l'avoit rencontrée. Quelque temps apres il la remena chez elle sans y entrer, & donna ordre à ses Espions de faire si bonne garde, qu'elles ne pûssent déloger sans qu'il en fut averty. Lors que Celie entra chez elle, elle trouva sa Sœur dans le plus grand chagrin du monde : Elle avoit couru la chercher en vingt endroits; & ne l'ayant point trouvée, elle croyoit

56 LE MERCURE

que Leonidas l'avoit enlevée. Elle ne se trompoit pas ; mais elle estoit persuadée que ce seroit pour plus long-temps. Celie n'osa presque la regarder en entrant ; & apres avoir essuyé toutes ses reprimandes & tous ses emportemens, elle luy donna la Lettre de Leonidas, sans oser presque lever les yeux sur elle. Lucille la lût, & feignit de s'adoucir, afin de luy faire dire tout ce qui s'estoit passé pendant le temps qu'elle avoit esté

avec Leonidas. Celie en fit un fidelle raport à sa Sœur, pendant lequel Lucille eut plus d'une fois peur d'apprendre des choses qui l'auroient mise au desespoir. Leur entretien estoit à peine finy, que Lucille reçût une Lettre de Leonidas, par laquelle il la prioit de venir luy parler chez luy, & de se laisser conduire par le Porteur. Comme il ne demandoit que Lucille, & que ce n'estoit pas d'elle qu'il estoit amoureux, elle ne fit point

38 LE MERCURE

de difficulté de l'aller trouver. Elle fut conduite par un Escalier dérobé dans la Chambre de Leonidas, qui la reçût presque avec autant de joye qu'il auroit fait sa Maistresse. Il tâcha par toutes sortes de moyens de se la rendre favorable, & joignit aux prieres des offres si avantageuses, qu'elles en auroient pû tenter beaucoup d'autres plus accommodées que Lucille. Cette vertueuse Personne refusa de le servir, sans luy faire voir de ces vertus dia-

bleses qui ne s'expliquent qu'avec emportement. Elle luy parla au contraire avec beaucoup de douceur, & le pria de ne se point prévaloir de la jeunesse & de la simplicité de sa Sœur. Tout ce que Lucille dit à Leonidas, ne le satisfit point; il estoit trop amoureux, & s'estoit fortement mis dans l'esprit de se faire aimer, & de surmonter tous les obstacles qui pouroient s'opposer à sa passion; & pour venir à bout de son dessein, il alloit encor pres-

60 LE MERCURE

fer Lucille de luy estre favorable, lors qu'on luy vint dire qu'on Ambassadeur qui venoit luy rendre visite, estoit à la Porte. Il fut obligé de quitter Lucille, qui s'en retourna chez elle avec beaucoup de chagrin, jugeant bien par la maniere dont Leonidas luy avoit parlé, qu'il ne pouroit jamais vaincre sa passion, & qu'elle luy feroit entreprendre toutes choses pour venir à bout de ses souhaits. Lucille estant de retour chez elle, continua de faire

les mesmes réflexions; & son inquiétude parut si grande sur son visage, que Celie s'en apperçût, & luy demanda le sujet de sa tristesse. Lucille luy en dit une partie, & tâcha de luy faire concevoir le danger qu'il y avoit de donner son cœur, & les peines que l'amour & l'inconstance des Hommes faisoient souffrir à celles qui s'engageoient dans de grandes passions. Lucille n'oublia rien pour persuader ces veritez à sa Sœur; & pour les luy faire mieux

62 LE MERCURE

comprendre, elle les luy expliqua familièrement, & s'accommoda à son esprit. Elles n'avoient pas encor finy cet entretien, lors qu'on leur vint dire qu'un Homme de robe de leur País demandoit à parler à elles. Elles dirent qu'on le fit monter, & presque dans le mesme instant elles virent entrer Leonidas déguisé en Conseiller. Elles ne le reconnurent pas d'abord; mais à peine eut-il ouvert la bouche, que sa voix le fit reconnoistre. Il

se jetta aux genoux de Celie, il embrassa ceux de Lucille. Il luy dit mille fois qu'il alloit mourir, & la conjura avec un torrent de larmes de parler pour luy. Il leur fit pitié à toutes deux, & les embarassa fort, car elles crurent qu'il estoit veritablement malade, & l'on dit qu'elles ne se tromperent pas. Elles luy donnerent quelque espoir (ce qu'elles n'avoient point encor fait) & Lucille souffrit qu'il baisast les mains de Celie, sur lesquelles il

64 LE MERCURE

penſa rendre l'ame. Il ſ'en retourna un peu plus ſatisfait qu'il n'avoit encor eſté; mais ſon trouble eſtoit toujours ſi grand, qu'ayant mis ſur luy une ſomme conſiderable, à deſſein de la laiſſer dans la Chambre, il ne ſ'en ſouvint que lors qu'il fut à la porte de la Ruë; & ne voulant point la remporter, il la jetta dans le ſoupirail de leur Cave, où elle ne fut trouvée que quelques jours apres. Cette derniere viſite ayant beaucoup augmenté l'embarras de
de

de Lucille, elle vit bien ou qu'il falloit que sa Sœur aimast Leonidas, ou qu'elle cessast tout-à fait de le voir; ce qui n'estoit pas aisé, puis qu'on ne peut que tres-difficilement chasser les grands Seigneurs amoureux. Elle crût pourtant devoir faire tous ses efforts pour banir celui-cy de chez elle; & afin de n'avoir rien à se reprocher, elle jugea à propos de luy faire écrire par Celie, & de dicter elle-mesme la Lettre à sa Sœur; ce qu'elle fit. Celie ne l'é-

66 LE MERCURE

crivit qu'avec chagrin; & quoy que Leonidas ne fut pas dans un âge à inspirer beaucoup d'amour à une jeune Personne, ses manieres n'avoient pas laissé de la toucher, & elle commençoit à sentir qu'elle auroit esté fâchée de ne le plus voir: Elle n'en sçavoit pas bien la raison, & peut-estre que la vanité s'estoit emparée de son cœur aussi-bien que l'amour. Il fallut pourtant écrire, malgré tout ce qu'elle sentoit. Elle n'osa pas mesme en rien

témoigner à sa Sœur ; mais elle ne se cacha pas si bien, qu'elle ne laissast échaper quelques soupirs que cette judicieuse Personne ne voulut pas entendre. La Lettre qu'elle luy fit écrire estoit toute pleine d'estime & de respect, & marquoit à Leonidas que lors que sa passion seroit sçeuë, elle ne luy apporteroit point de gloire, & que quelque avantage qu'elle en reçût, elle ne laisseroit pas de nuire à sa réputation, & qu'elle luy devoit estre

68 LE MERCURE

chere, s'il estoit vray qu'il eut autant d'amour pour elle qu'il luy en avoit fait voir. Celie adjoûtoit qu'en consideration de l'amour qu'il avoit pour elle, elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour se faire vouloir ce qu'il souhaitoit d'elle. Leonidas lût cette Lettre avec beaucoup d'émotion, mais il ne pût lire la fin sans colere. Il y répondit aussitost, & fit toujours voir à Celie la mesme ardeur & la mesme soumission ; mais il écrivit à Lucille une Lettre

pleine d'empportement. Il luy manda que sa Sœur avoit des Confidens qui se trouveroient mal des conseils qu'ils luy donnoient. Il adjoûtoit que Celie n'avoit point écrit d'elle-mesme, *qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour se faire vouloir ce qu'il souhaitoit.* C'estoit l'endroit de la Lettre de Celie qui l'avoit le plus choqué, & ce fut ce qui l'obligea d'écrire à Lucille, qu'il soupçonna d'abord d'avoir dicté la Lettre de sa Sœur. Lu-

70 LE MERCURE

cille connut bien qu'il la soupçonnoit; mais comme elle avoit de l'esprit, elle n'en témoigna rien. Leonidas en eut du dépit, & sa prudence l'irrita. Il luy dit quelques jours apres à elle-mesme, & adjouâta que Celie luy avoit tout avoué, Lucille querella sa Sœur; & Leonidas, dont l'esprit estoit propre à des intrigues plus élevées, n'eut pas de peine à broüiller les deux Sœurs. Il y trouva l'esprit de Celie tout disposé: Elle commençoit à

se sentir, & ne souffroit plus qu'avec chagrin l'empire que sa Sœur prenoit sur elle. Lucille voyant qu'il n'y avoit plus de remedes, & qu'elle ne pourroit plus estre maîtresse de l'esprit de sa Sœur, se retira, & l'abandonna à la conduite d'une Sœur aînée nommée Aristée, qui souhaitoit avec beaucoup de passion de se mesler des affaires de Celie. Chacun s'en trouva bien, car elle n'estoit pas si severe que Lucille. Quelques jours

72 LE MERCURE

apres l'union d'Aristée & de Celie, Lucille se retira chez une de ses Parentes pour les laisser ensemble. Leonidas leur rendit souvent visite, & fut toujours bien receu. Sa passion augmentant toujours, loin de diminuer, Celie se vit bientôt logée dans une Maison magnifique & richement meublée; & Leonidas pouvant alors la voir plus commodément & à ses heures de loisir, alla souvent passer les soirées chez elle, apres avoir pendant

dant tout le jour donné ses
soins aux Affaires les plus
importantes de l'Estat.
Jamais Amant ne fut si
amoureux, ny si magnifi-
que; & jamais Amant ne
fit tant de bien, & n'en fit
tant donner à sa Maistresse,
puis qu'il fit faire à la Cour
beaucoup d'affaires sous
son nom, dont elle tira des
sommes tres-considérables
qu'elle remit entre ses
mains, afin qu'il luy fit pro-
fiter cet argent. Les cho-
ses demurerent quelque
temps en cet état, & jamais

74 LE MERCURE

Amans ne furent si amoureux, si contens, ny si satisfaits l'un de l'autre. Licinius, Parent de Leonidas, & qui luy estoit redevable d'une partie de sa fortune, & qui sçavoit son amour, parce qu'il ne luy cachoit rien, ne pût voir leur bonheur sans leur porter envie; & quoy qu'il eut une Maistresse capable de retenir toujours le plus insensible cœur, tous ces charmes ne l'empescherent pas de prendre de l'amour pour Celie. Il combattit long temps cette passion,

& fit tout ce qu'il luy fut possible pour la surmonter. Il estoit au desespoir d'aimer la Maistresse de son Parent, & d'un Parent à qui il avoit tous les jours de nouvelles obligations; & l'infidelité qu'il faisoit à Hortense (c'est le nom de celle qu'il aimoit & dont il estoit aimé) ne luy causoit pas moins de chagrin. Toutes ces considerations furent cause qu'il balança longtemps s'il se declareroit: mais enfin son amour l'emporta sur son incerti-

76 LE MERCURE

tude; & apres avoir fait connoistre sa passion à Celie par toutes les choses qui précédent ordinairement les declarations d'amour, il l'assura de ce que ses soins, ses yeux, & ses soupirs, luy avoient déjà dit plusieurs fois, & luy protesta avec des transports tout pleins de tendresse & d'ardeur, qu'il l'aimeroit toujours, quand mesme elle ne répondroit jamais à sa passion. Celie, que mille raisons devoient empêcher de trahir Leonidas,

reçut tres-mal cette declaration ; elle s'en irrita mesme, & defendit à Lici-nius avec toute la fierté dont elle estoit capable, de luy dire jamais le moindre mot de son amour. Il ne luy promit rien ; il eut raison ; il ne luy auroit pas tenu sa parole, puis que dès le lendemain il luy fit con-noistre tout ce qu'il sentoît avec des paroles bien plus pressantes. On est ordinairement timide le jour d'une declaration, & on ne dit pas tout ce que l'on

78 LE MERCURE

a résolu de dire : mais quand ce premier pas est une fois fait, & qu'un Amant a vaincu la timidité qui accompagne son amour lors qu'il n'en a pas encor parlé, il en dit souvent plus qu'il ne voudroit, & mesme plus qu'il ne devroit. C'est ce que fit Licinius ; il ne laissa échaper aucune occasion de parler à Celie sans l'entretenir de son amour ; & quand il en estoit empesché, il luy en donnoit toutes les marques muettes dont un Amant est

capable. Celie luy representa plusieurs fois tout ce qu'il devoit à Leonidas; mais toutes ces considérations sont foibles, quand l'amour est violent. Il est aisé de juger que le sien le fut, puis qu'il ne se contenta pas d'en parler plusieurs fois à Celie, & qu'il luy écrivit avec les termes les plus passionnez que peut inventer un Amant, tout ce qu'il luy avoit dit plusieurs fois. La surprise de Celie fut grande, & elle eut lieu de s'étonner,

80 LE MERCURE

n'ayant jamais crû que Licinius qui avoit de l'esprit, fut assez aveuglé pour luy donner par écrit des preuves de la passion qu'il avoit pour elle. Il devoit appréhender qu'elle ne les montrât à Leonidas, comme elle fit quelque temps apres: mais comme elle craignoit de le perdre, ce ne fut qu'avec bien de la peine, & qu'apres s'estre apperceüe que Leonidas avoit remarqué la passion de son Parent. Elle crût qu'elle se rendroit coupa-

ble à la cacher plus longtemps, & qu'elle en devoit parler à Leonidas avant que Leonidas luy en parlât; ce qu'elle fit, sans rendre pourtant Licinius aussi coupable qu'il l'estoit. Quoy qu'une Femme n'aime pas toujours tous ceux qui soupirent pour elle, elle leur en sçait quelquefois bon gré, & ne les punit pas toujours. Encor que Leonidas ne doutast point de l'amour de Licinius, il tâchoit dans de certains momens de se persuader à

82 LE MERCURE

luy-mesme qu'il se trom-
poit : mais quand Celie
l'eut assuré de ce qu'il ap-
préhendoit de sçavoir au
vray, il en eut une douleur
mortelle. Quoy que Celie
ne répondit point à sa pas-
sion, cette douleur donna
beaucoup de chagrin à
cette belle Personne; elle
crût que Leonidas pouroit
la soupçonner; & voyant
que sa douleur & son in-
quiétude redoubloient de
moment en moment, elle
se résolut de luy montrer
les Lettres qu'elle avoit re-

geuës de Licinius. Ce fut un coup de foudre pour Leonidas ; il ne voulut pourtant point s'en plaindre à son Parent ; & puis qu'il ne luy dist rien, il falloit qu'il en fut empesché par de bonnes raisons. Les choses demeurerent quelque temps en cet état, c'est à dire que Leonidas fut toujours beaucoup chagrin, Licinius fort amoureux, & Celie toujours importunée : mais l'amour vouloit qu'elle la fut davantage, car le Prince fit un

84 LE MERCURE

voyage où Leonidas fut obligé d'aller. S'il avoit pu s'en dispenser, il feroit demeuré avec beaucoup de joye auprès de son aimable Celie ; mais il estoit absolument nécessaire qu'il fut au voyage. Il partit avec une douleur qui ne se peut exprimer ; il avoit raison d'en avoir, il quittoit sa Maistresse, & laissoit un Rival auprès d'elle. Il ne croyoit pas que ce Rival fut aimé, mais il appréhendoit qu'on ne l'aimast. L'amour fait voir tous les

jours des choses plus surprenantes. Si Leonidas fut au desespoir de partir, & si Celie en eut beaucoup de chagrin, Licinius en eut beaucoup de joye: Il crût qu'il profiteroit de l'absence de son Parent, qu'il verroit plus souvent Celie, qu'il luy parleroit plus commodément de son amour, qu'il luy en feroit mieux connoistre l'excès, & que l'absence de Leonidas pouroit le faire oublier. Il ne tint pas à luy, il y travailla de tout son

86 LE MERCURE

possible, & fit tout ce qu'un Amant peut s'imaginer pour se faire aimer & pour faire oublier son Rival. Il n'eut pas tout le temps qu'il souhaitoit pour venir à bout de ses desseins. Leonidas ne pouvant vivre sans voir Celie, se representoit à tous momens son Rival auprès d'elle; & ne pouvant supporter ny les peines de l'absence, ny les cruelles inquiétudes de sa jalousie, il envoya querir Celie, qui le fut aussitost trouver avec un équipage

digne de celuy qui la man-
doit, & qui auroit encor esté
plus grand & plus magni-
fique, s'il n'eut pas esté à
propos d'en retrancher les
choses qui auroient fait
trop d'éclat. Ce revers de
fortune fit à son tour con-
noistre à Licinius que nul
Amant ne se peut dire heu-
reux; & c'est avec raison,
puis qu'il y a trop de choses
à craindre dans l'Empire
d'Amour. Il eut bien voulu
aller avec Celie, ou du
moins trouver quelques
raisons pour faire le voyage.

88 LE MERCURE

où le Prince estoit allé:
mais quelque esprit que
l'amour inspire aux Amans,
il n'en pût trouver d'assez
bonnes, & rien n'auroit
esté capable d'empescher
Leonidas d'en connoistre
le sujet. Il fallut donc que
cet Amant souffrit à son
tour les maux de l'absence
dont son Rival alloit estre
guery, & qu'il vit partir
Celie. Il en fut au deses-
poir, & sa douleur aug-
menta encor, lors qu'au
moment de son départ il
remarqua la joye que cette
charmante

charmante Personne res-
sentoit d'aller trouver Leo-
nidas. Il crût que ses sou-
pirs & ses larmes pouroient
la moderer ; mais il se
trompa : Toute la ten-
dresse qu'il luy fit paroistre,
ne la toucha point ; & la
joye qu'elle avoit de partir,
l'empescha de songer à
toute autre chose qu'au
voyage qu'elle alloit faire.
Elle dit adieu à Licinius
avec une gayeté pleine
d'enjouement qui luy perça
le cœur. Le dépit & la dou-
leur qu'il en eut, furent in-

90 LE MERCURE

concevables; mais quand elle luy auroit fait voir toute la tendresse imaginable, il n'auroit pas eu moins de chagrin de la voir partir, tant il est vray qu'il est difficile d'estre content quand on aime. La joye que Celie eut d'aller trouver Leonidas; le peu de chagrin qu'elle eut de le quitter, & la dureté qu'elle luy fit voir en luy disant adieu, ne furent pas capables d'alterer son amour: Il résolut d'estre toujours constant, & d'avoir toujours autant

d'ardeur pour ce charmant objet, qu'il commençoit d'avoir d'indifférence pour Hortense. Cette Amante infortunée qui sçavoit son infidélité, n'osoit presque s'en plaindre; elle craignoit de le fâcher; & sçachant qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour la quitter, elle ne luy en vouloit pas fournir, en luy reprochant son manquement de foy. Elle le vit pendant l'absence de Celie plus souvent qu'elle n'avoit accoustumé; mais, hélas, quelle

92 LE MERCURE

veuë! Il estoit aupres d'elle sans luy parler & sans la voir: Il ne songeoit qu'à Celie; & la miserable Hortense voyoit bien que les soupirs qu'il pouffoit n'alloient pas vers elle. Jugez de l'état où elle estoit, & de sa douleur: c'estoit pourtant la plus grande joye qu'elle eut euë depuis longtemps, car la presence de Licinius luy estoit chere, & il venoit plus souvent chez elle qu'il ne faisoit avant le depart de Celie. Il y estoit en repos, per-

sonne ne l'y venoit troubler; & celle qu'il aimoit si tendrement estant à la campagne, il ne pût se défaire de l'habitude qu'il avoit prise d'aller chez celle qu'il n'avoit pas aimée avec moins d'ardeur. Hortense estant un jour seule, & déplorant son malheur, en donnant un libre cours à ses larmes, Licinius entra dans sa Chambre avec un visage plus guay qu'à l'ordinaire, & luy dit que la Cour reviendrait plustost qu'on avoit crû, & qu'il en

94 LE MERCURE

venoit de recevoir des nouvelles. Que vous estes cruel, luy répondit Hortense, de me venir tenir ce discours avec un visage si riant! & que ne me cachez vous vostre joye, puis que ce n'est pas moy qui la cause! Il fut un peu surpris de cette réponse: mais comme cete Beauté ne le touchoit plus, & qu'il connut bien le sujet qui la faisoit parler, il ne luy repliqua rien, mais il changea de discours, & fit aussitost tourner la conversation sur

des choses indifférentes.

La Cour revint quelques jours apres, & Licinius recommença de voir Celie avec autant d'empressement qu'il avoit fait avant son depart. Il luy donna de nouveaux témoignages de sa passion; & quelque defense qu'elle luy fit de luy écrire, il ne luy obeït pas. Elle le redit à Leonidas, qui le supporta moins patiemment qu'avant son voyage, & qui dit que cet amour le feroit mourir. Il tomba malade quelques

96 LE MERCURE

jours apres; sa maladie ne dura pas longtems, & il mourut sans avoir mis d'ordre aux affaires de Celie, qui publia qu'il avoit de l'argent à elle, qu'elle luy avoit laissé pour faire profiter. La mort de Leonidas ne changea point le cœur de Celie; Licinius ne le pût toucher; & peut-estre qu'elle auroit moins souffert sa presence qu'auparavant, s'il ne luy eut témoigné qu'il vouloit prendre soin de ses affaires, & qu'il luy feroit rendre les sommes

sommes qu'elle disoit que Leonidas avoit à elle. Ces offres ne déplurent pas à Celie; elle les écouta d'abord sans les accepter, & les reçut quelque temps apres. Cela luy donna lieu d'avoir commerce avec elle, & de recevoir de ses Lettres; & quelquefois mesme quand elle avoit quelque chose de pressé à luy dire, elle alloit le trouver chez luy. Pendant toutes ces entreveuës, Hortense estoit accablée de jalousie & de douleur; & dès

98 LE MERCURE

que Leonidas fut mort, elle appréhenda que Celie ne donnast son cœur à Lici-nius; & comme elle vou-loit sçavoir tout ce qui se passoit, & qu'il ne luy estoit pas souvent facile, elle fei-gnit de se mettre avec Li-cinius, sur le pied qu'il sou-haitoit, & de vivre avec luy comme une Amie com-mode, qui ne trouvoit mesme rien à redire à tout ce qu'il faisoit. Il crût fa-cilement ce qu'il souhai-toit, & peu à peu il luy ou-vrit son cœur, & luy fit voir

tout l'amour qu'il avoit pour elle. Quoy qu'elle en sentit une douleur qu'il est impossible d'exprimer, elle la cacha si bien, qu'elle fit aisément croire à Licinius qu'elle n'avoit plus d'amour pour luy. Cependant les affaires de Celie n'avançoient guère, & cet Amant passionné ne la servoit pas utilement. Il l'entretenoit d'espérances frivoles, & luy promettoit de jour en jour ce qu'il ne luy pouvoit tenir. Ce n'estoit pas sa faute; s'il avoit pû davantage, il

100 LE MERCURE

l'auroit fait avec joye: On ne souhaite rien tant que de servir ce qu'on aime. Sa bonne volonté n'empescha pas que Celie ne fut souvent mal satisfaite du mauvais succès de ses affaires, & qu'elle ne le querella quelquefois; de maniere qu'ils étoient souvent broüillez, & mesme que Celie fut une fois longtemps sans le vouloir voir. Il n'oublia rien pour se remettre bien avec elle; & apres avoir tenté toutes sortes de moyens, il se sou-

vint que depuis qu'il voyoit Hortense comme Amy, elle estoit aussi devenuë Amie de Celie, & qu'elle la voyoit souvent; & l'amour ayant troublé sa raison, il fut assez aveuglé pour croire qu'elle le raccommoderoit avec sa Maîtresse. Il l'en pria; elle luy promit de la voir, & dés le lendemain elle fut trouver Celie, apres luy avoir fait dire qu'elle vouloit l'entretenir une apres-disnée entiere; ce qu'elle fit. Elle luy conta toutes ses amours

102 LE MERCURE

avec Licinius, luy fit connoistre qu'elle l'aimoit encor, & luy dit qu'elle n'avoit feint d'estre devenuë son Amie, qu'afin de pouvoir découvrir tout ce qui se passoit entr'elle & luy, & qu'elle estoit ravie d'avoir connu qu'elle n'avoit pas autant d'amour pour luy qu'il en avoit pour elle, qui l'avoit priée de les raccommoder, mais qu'elle la venoit prier de n'en rien faire. Elle adjousta qu'elle ne pouvoit plus supporter les peines que l'infidelité

de Licinius luy faisoient souffrir; & que si elle se racommodoit avec luy, elle sentoit bien qu'elle en mourroit. Celie luy rendit confidence pour confidence: Elle l'assura qu'elle n'aimoit point Licinius; elle luy parla de ses persécutions; & pour luy faire mieux croire qu'elle ne le vouloit jamais aimer, elle luy donna plusieurs de ses Lettres. Hortense la crût, & Celie estoit persuadée elle mesme de ce qu'elle luy disoit; mais elle ne sça-

voit pas que l'Amour en avoit ordonné tout autrement, & qu'après une si longue résistance son cœur deviendrait sensible pour Licinius. Il se laissa toucher par ses soins, par ses services, & par ses soupirs. La malheureuse Hortense n'eust pas plustost appris cette nouvelle, qu'elle sentit un faisissement qui luy fit croire qu'elle mourroit bientost. Sa pensée ne fut que trop veritable; & peu de jours apres ayant senty que les forces luy man-

quoient, elle brûla toutes les Lettres de Licinius, & toutes les hardes qu'il luy avoit données, & elle jetta mesme dans le feu tous les Bijoux qu'elle en avoit reçeus, de peur que sa Rivale ne s'en parast. Elle mourut quelque temps apres. Licinius & Celie donnerent quelques larmes à sa mort; mais la douleur qu'ils en eurent, ne les empescha pas de s'aimer. Cette passion dure encore, & selon toutes les apparences, elle ne

106 LE MERCURE

finira pas si-tost; & l'on pourroit le dire avec quelque sorte de certitude, s'il y avoit quelque chose d'assuré en amour.

L'Histoire de Leonidas estant finie, on en parla diversement; mais chacun demeura d'accord qu'elle estoit vraye, & plusieurs dirent les veritables noms de ceux à qui elle estoit arrivée, & adjouërrent qu'ils croyoient qu'Hortense estoit Gréque. On ne blâma aucun des Interessez dans

cette Histoire ; & comme l'amour excuse tout , ils furent tous justifiez. On parloit encor de la passion de Leonidas , lors qu'une Femme de la Compagnie, qui devoit dans peu de jours faire un voyage sur Mer, nous dit que nous parlions de l'amour bien à nostre aise ; & que si quelque Corsaire la prenoit, & devenoit amoureux d'elle, elle n'en pouroit entendre parler avec tant de plaisir. Vous ne devez point, luy repartit-on, appréhender

d'estre prise ; & Monsieur le Chevalier de S. Chaumont, Major des Vaisseaux du Roy au Levant, luy a apporté un Traité de Paix qui a esté conclu avec le Roy de Thunis par Monsieur le Marquis de Martel, Lieutenant General de ses Armées Navales sur la Méditerranée. Si je ne crains point d'estre prise sur Mer, répondit la Dame, je doy appréhender de faire naufrage. On rencontre partout la mort, luy repartit une de ses Amies ; & si l'E-

loquence avoit pû l'empes-
cher de triompher du Pere
Senaut, nous n'aurions pas
perdu ce grand Homme,
puis qu'il l'auroit sans doute
persuadée de le laisser vivre
encore. Rien ne nous peut
garantir de ses traits, dit
alors une Personne de la
Compagnie, puis que les
nombreuses Armées du
Roy de Taflette ne les ont
pas arrestez un moment, &
qu'il a esté empoisonné par
une de ses Femmes. Lais-
sons-là les morts, & ne
parlons que de Fêtes, dit

110 LE MERCURE

alors une jeune Coquette. Je voudrois, poursuivit une autre, que l'on m'en donnast une comme celle dont Monsieur régala dernièrement la Cour à S. Cloud, & dont Monsieur Guichard avoir pris le soin. Monsieur Guichard, continua la mesme, est un Gentilhomme ordinaire de Monsieur, dont les Ouvrages ont fait du bruit, & qui a beaucoup d'invention. La Feste de S. Cloud en est une preuve; jamais l'on n'avoit fait de pareilles illuminations; &

les clartez redoublans par la réflexion des Miroirs opposez qu'il avoit placez en mil endroits, on eut dit que les torrens d'eau couloient avec ceux de feu. Comme la diversité plaist, on quitta cet entretien, pour parler de la guerre de Monsieur le Duc de Savoye contre la Republique de Gênes. La Cour de Savoye vous estant connuë, je croy que vous entendrez parler avec plaisir de ceux qui se sont signalez dans cette guerre. Le Comte Catalan,

les Marquis d'Est, de Livourne, de la Pierre, de Parelle, avec les Comtes de Rouiere & de la Trinité, & le Chevalier d'Aglié, ne pouvant se résoudre à demander une Capitulation dans Castelvechio, où ils estoient assiegez par neuf mille Hommes, s'ouvrirent un passage l'épée à la main, & forcerent six Barricades en des endroits presque inaccessibles; ce qui surprit beaucoup les Ennemis, qui s'estant saisis de toutes les avenues, ne s'attendoient pas

pas de voir des effets d'une valeur dont les François donnent tous les jours des marques. On parla dernièrement de cette valeur en bon lieu, reprit un autre; & l'Academie Françoise estant venuë faire compliment au Roy sur ses Conquestes, Monsieur Peraut Chancelier de cette Compagnie, & qui portoit la parole, se fit admirer. On alloit luy donner les loüanges qui luy estoient deuës, lors qu'un des Amis de la Maistresse du Logis entra

114 LE MERCURE

avec précipitation, & dit d'une voix qui fit tourner sur luy tous les yeux de l'Assemblée, que la Republique de Holande estoit finie, puis qu'elle avoit perdu ses Brutes & ses Castes. On luy demanda l'explication de ces paroles, & il raconta l'Histoire de la mort de Messieurs de With. Plusieurs raisonnèrent sur cette aventure, & les plus judicieux en parlèrent peu, parce qu'il y a des choses sur lesquelles on ne doit pas risquer de dire tout

ce qu'on pense, à cause que l'on se peut tromper. La mort de ces deux illustres Victimes ayant fait retourner la Conversation sur le Chapitre de la guerre, on s'en entretint quelque temps, & l'on donna beaucoup de loüanges à Monsieur le Marquis de Florenfac, Fils de Monsieur le Duc d'Uzés, qui dans une escarmouche aux environs de Maëstrich, avoit fait depuis peu des actions surprenantes, & tué de sa main plusieurs Officiers.

Laiſſons leurs manes en repos, dit alors un jeune Abbé, & parlons des nouveaux Ambassadeurs; car vous ſçavez, continua-t-il, que Monsieur le Marquis de Feuquieres doit aller en Suede en cette qualité, Monsieur le Duc de Vitry en Baviere, Monsieur le Marquis de Vaubrun-Nogent pres de Monsieur l'Electeur de Mayence, & que Monsieur le Marquis d'Angéau doit aller aupres des Electeurs de Tréves & Palatin. On s'entretint quel-

que temps de tous ces Messieurs, & l'on dit que ces Emplois n'estant confiez qu'à des Personnes d'esprit, le choix qu'on avoit fait d'eux pour les remplir, estoit une marque qu'ils en avoient beaucoup. La Conversation tourna en suite sur les Vapeurs, & l'on dit que c'estoit une maladie à la mode. Plusieurs dirent qu'on n'en mouroit pas; d'autres soutinrent le contraire, & assurerent que Monsieur le Marquis de Plancy, Fils de Monsieur

118 LE MERCURE

de Guenegaud, en estoit mort depuis peu de jours. Une maladie plus ordinaire que celle-là, reprit un autre, & dont plusieurs voudroient mourir, puis que c'est la vieillesse, nous ravit il y a quelques jours un grand Homme, puis qu'elle mit Monsieur Varin au tombeau. Il estoit Intendant des Bastimens du Roy, & Maistre de la Monnoye, & c'est à luy qu'est deüe non seulement l'invention du Louïs d'or, mais encor celle de toutes les especes

d'or & d'argent de la fabrique au moulin. Il estoit admirable pour le creux & le poinçon. Jamais Peintre n'a eu l'imagination si forte; & sur la simple description qu'on luy faisoit des traits du visage d'une Personne, il en faisoit un Portrait ressemblant. Il n'estoit pas moins grand Statuaire que grand Peintre; & le Buste du Roy qu'il a fait dans le temps que le Chevalier Bernin estoit à Paris, a si bien parlé à sa gloire, qu'on ne luy sçau-

120 LE MERCURE

roit donner trop de loüanges; & depuis ce temps il a fait la Figure de Sa Majesté de sa hauteur, & luy a donnée par Testament. Il travailloit, quand il est mort, à l'Histoire du Roy en medailles, & à celles de la Guerre & de la Paix. Toutes ces choses furent écoutées avec attention; & cette mort fit parler de celle de Monsieur le Febvre de Saumur. C'estoit un des sçavans Hommes de nostre Siecle, qui sçavoit toutes les Langues, & qui estoit
connu

connu par tout le Monde. C'est trop parler de morts, interrompis-je, dans une Ruelle Galante, & cette conversation ne doit pas plaire aux Dames : Il faut pourtant, repartit l'Abbé, parler encor de la mort de Monsieur le Cardinal d'Este, & du merite de ce Prince. Vous ne pourriez, luy repartit-on, nous entretenir seulement de la fermeté qu'il a fait voir en plusieurs occasions, sans parler toute l'apresdînée. Je voy bien, dit alors un

Homme d'Armée, que je serois mal écouté, si je parlois de la mort de Monsieur de Chamilly; non pas qu'il ne merite d'estre regretté, mais parce qu'une conversation si triste, n'a pas de quoy plaire au beau Sexe. Changeons donc de discours, reprit une Femme qui se piquoit de bel esprit, & voyons comment nous pourrions appliquer cette Prophetie au temps present. Elle tira aussi-tost un papier de sa poche, & lût ce qui suit.

GALANT. 123

Quand le 2. apres 7. suivra le 6. & 1.

*Le Siuol 12. & 2. sera ven d'un
chacun,*

*Visitant ses Voisins avec un grand
Bagage,*

*Aller sur Pont d'airain se van-
ger du Fromage.*

Le Pont d'airain, & le Fro-
mage, firent croire à plu-
sieurs que cette Prophetie
regardoit la Guerre de Ho-
lande; mais ils trouverent
beaucoup d'obscurité dans
le reste, & le Pont d'airain
ne les auroit pas moins em-
barassez, avant que le Roy
eut fait faire des Bateaux
d'airain, que tout Paris vit

124 LE MERCURE

l'année dernière. Après que chacun se fut regardé long-temps, & que l'on eut dit beaucoup de méchantes choses qui ne développerent point le sens de la Prophetie, l'Abbé dont j'ay déjà parlé l'expliqua de la sorte.

Quand le 2. apres 7. suivra le 6. & 1. C'est à dire quand nous serons en 1672. le Siuol, Louis, 12. & 2. sont 14. Louis 14. sera veu d'un chacun, &c. Je n'explique point le reste, poursuivit-il, parce que tout le monde

l'entend. Chacun ayant retourné le *Sinol*, & ayant trouvé *Louis*, toute la Compagnie trouva l'explication juste, & donna beaucoup de louanges à l'Abbé, qui par modestie ne voulant pas les écouter, prit congé de la Compagnie. Plusieurs sortirent avecque luy, & je fus de ce nombre. Voila, Madame, la conversation où je me trouvay ce jour-là; & comme les Nouvelles y furent dites avec quelque sorte d'enchaînement, j'ay crû qu'elles vous

plairoient davantage, si je vous les racontois de la maniere qu'elles furent débitées. Je ne sçay si elles vous ennuyèront; mais peut-estre que l'Histoire qui suit, & que j'appris quelque temps apres, pourra vous délasser; Elle est tres-veritable, tout Paris en a parlé long-temps, mais les circonstances que vous en allez apprendre en estoient encore inconnuës.





LA FEMME

AUX DEUX MARIS.

NOUVELLE.

Licaste & Lucinde ayant
crû se tromper l'un
l'autre en se mariant, se
tromperent tous deux; car
Licaste croyoit que Lucin-
de avoit beaucoup de bien,
& Lucinde estoit persuadée
que Licaste estoit fort ri-
che: Cependant ils estoient

L iiij

tous deux gueux ; mais ils avoient en récompense un esprit d'intrigue, qui les empescha de se desesperer lors qu'ils se furent apperçeus qu'ils s'estoient trompez : Comme l'amour n'avoit pas fait leur Mariage, & qu'ils ne cherchoient que du bien, ils resolurent de mettre toutes choses en usage pour en avoir, & de passer par dessus tous les scrupules qui auroient arresté des Gens moins interessez, & qui auroient moins souhaité de vivre

commodément, & de goûter les delices de la vie. Apres s'estre affermis dans cette pensée, & s'estre promis de se servir l'un l'autre, & de s'aider de tout leur esprit, ils trouverent moyen de faire quantité de choses qui les firent vivre assez commodément, mais qui ne les enrichirent pas; ce qu'ils souhaitoient ardemment, & ce qui leur faisoit rechercher toutes les occasions de faire une bonne affaire qui pût les faire vivre avec tout l'éclat qu'ils

130 LE MERCURE

desiroient , & leur donner du bien pour toûjours. Licaste n'ayant que ce dessein en teste , faisoit tous les jours de nouvelles connoissances , & vivoit d'une maniere qui faisoit croire à tout le monde qu'il avoit beaucoup de bien , & qu'il estoit d'une naissance illustre. Comme il n'avoit point d'autres affaires que celles de voir sans cesse tous ceux qu'il connoissoit , & qu'il faisoit tous les jours de nouveaux Amis , il fit connoissance avec un Gentil-

homme de Campagne, parce qu'il avoit beaucoup de bien, & qu'il se trouva d'humeur à donner dans les panneaux qu'il fit dessein de luy rendre. Il le vit presque tous les jours pendant plus d'un mois; il entra dans toutes ses affaires, & prit la conduite d'une partie, de maniere que Robinval (c'est le nom de ce Campagnard) ne pouvoit presque plus se passer de luy. Licaste voyant qu'il avoit une grande confiance en luy, crût qu'il estoit

132 LE MERCURE

temps de jetter les fondemens de ce qu'il avoit resolu, & luy dit plusieurs fois, mais dans des temps differens & sans trop appuyer sa proposition, qu'il devoit se marier. Robinval n'y fit pas d'abord toute la reflexion que Licaïte auroit voulu; mais enfin après y avoir bien reslé, il luy dit un jour qu'il avoit resolu de prendre une Femme, & mesme qu'il vouloit luy faire beaucoup de bien, parce qu'il n'estoit pas juste qu'il tirât une Femme du

sein de ses Parens, & qu'il luy fit quitter une belle Ville pour le suivre à la Campagne, sans qu'elle trouvât beaucoup d'avantages avec luy. Il fit plus, il pria Licaste de luy chercher une Femme, & luy dit qu'il n'en vouloit prendre une que de sa main. Quoy que Licaste ne souhaitât autre chose, & qu'il l'eust amené au but où il desiroit, il ne témoigna aucun empressement de satisfaire à ses volontez. Il luy dit qu'il se devoit bien consulter sur

une si grande affaire, & que cependant de son costé, il luy chercheroit à loisir un Objet qui fut digne de luy; qu'il ne falloit pas précipiter un tel choix, & qu'avant de prendre une Femme, il falloit la bien connoistre. Quelques jours s'estans écoulés, Robinval demanda à Licaste s'il n'avoit encore jetté les yeux sur personne: & Licaste l'assura que dans peu de temps il luy donneroit des nouvelles de ce qu'il souhaitoit, & qu'il avoit déjà fait faire

quelques enquestes d'une
Personne dont il croyoit
qu'il seroit tres-satisfait.
Robinval le remercia, & le
pria de continuër de le ser-
vir. Licaste luy promit
qu'il le feroit ; & quelque
temps apres il luy declara
que celle sur qui il avoit
jetté les yeux, estoit une
jeune Veuve : Il luy en fit
une peinture si avanta-
geuse, que le Campagnard
en devint éperduëment a-
moureux. Quelques jours
ensuite il luy parla de son
esprit ; & apres luy avoir

136 LE MERCURE

fait connoistre qu'il répon-
doit aux charmes de son
corps, il luy exagera sa
bonté & la maniere dont
elle avoit vescu avec son de-
funt Mary, dont elle avoit
toujours esté amoureuse:
Il luy dit que si elle l'épou-
soit, elle l'aimeroit de mes-
me, & qu'il en estoit tres-
assuré. Toutes ces choses
firent redoubler l'amour de
Robinval. Il remercia Li-
caste, non seulement avec
des paroles obligeantes,
mais encor avec des Presens
considerables, & le conjura
qu'il

qu'il pût bien-toſt voir Luciane (c'eſt le nom que Licaste donna à cette Veufve.) Le jour fut pris pour cette entreveuë, le Campagnard ſe fit habiller à la mode, & n'oublia rien pour donner à ſa Maiſtreſſe autant d'amour qu'il en reſſentoit pour elle. Ce jour qu'il croyoit le plus heureux de ſa vie eſtant arrivé, quoy qu'il ne dût voir Luciane que l'apreſdînée, ſon impatience le fit lever deux heures plus matin qu'il n'avoit accouſtumé. Il diſſa

138 LE MERCURE

dés onze heures, & attendit Licaſte juſques à quatre, avec une inquietude amoureuſe qui le faiſoit ſouvent promener dans ſa Chambre avec autant de précipitation, que ſ'il euſt eu beaucoup de chemin à faire. Dès qu'il vit entrer Licaſte, il courut au devant de luy tout transporté de joye. Hé bien, luy dit-il en l'embrasſant avec un air ſatisfait, c'eſt donc aujourd'huy que je verray l'incomparable Luciane. Je ſuis bien fâché, luy repartit Licaſte

avec un air triste, d'estre obligé de vous venir dire que Luciane ne sçauroit vous voir aujourd'huy; Elle n'a pû se dispenser de sortir avec un de ses Oncles, qui l'a pressée avec toutes les instances possibles, de venir avec luy solliciter un Juge qu'elle connoist, & qui mesme est Rapporteur d'un grand Procez que son Oncle a depuis dix ans, & que l'on doit juger demain. Le Campagnard fut inconsolable, mais il trouva que Luciane avoit raison d'estre

140 LE MERCURE

sortie avec son Oncle, & dit qu'elle n'auroit pû luy refuser sa demande, sans estre blâmée de tout le monde. Il pria Licaste d'assurer cette Belle, qu'il avoit eu beaucoup de chagrin d'apprendre qu'il ne la verroit pas ce jour là, & qu'il mouroit d'impatience de l'assurer luy-mesme de la passion qu'il avoit pour elle. Licaste ne differoit si long-temps à luy faire voir celle qu'il luy destinoit pour Femme, qu'afin qu'il luy eust plus d'obligation

de tous les pas qu'il croyoit
qu'il faisoit pour son ser-
vice, & de toutes les peines
qu'en apparence il prenoit
pour luy. Il le vint trouver
le lendemain, & luy dit que
Luciane estoit encore sor-
tie avec son Oncle, pour
solliciter le Procez qui de-
voit estre jugé ce jour là;
mais qu'il luy avoit pris son
Portrait, afin qu'il la pût du
moins voir en peinture.
Robinval admira ce Por-
trait, il trouva Luciane
beaucoup plus belle que
Licaste ne luy avoit dit; &

142 LE MERCURE

en estant devenu encor plus amoureux, il le conjura de faire en sorte que les choses ne trainassent point en longueur. Licaſte l'asſura qu'il alloit y travailler de tout son pouvoir & luy jura que le lendemain il luy feroit voir Luciane. Avant de vous parler de cette entreveuë, il est neceſſaire que vous ſçachiez, pour l'intelligence de cette Hiſtoire, que tous les Amis de Licaſte ne connoiſſoient point ſa Femme. Les raiſons en ſont en grand nom-

bre, & tous ceux qui se
messent d'autant d'affaires
que luy, ne découvrent ja-
mais leur logis. Il ne disoit
pas à tout le monde qu'il
estoit marié, & il estoit sou-
vent important pour luy
qu'on ne le sçeut point.
Comme il passoit la plus-
part du temps pour ce
qu'il n'estoit pas, & qu'il
vouloit paroistre de Qua-
lité, ceux qui auroient
esté chez luy, ne l'auroient
pas trouvé logé comme il
auroit dû estre; & il voyoit
tant de monde, qu'il auroit

144 LE MERCURE

esté obligé de recevoir trop de visites. Toutes ces choses furent cause qu'il cacha toujours sa demeure, même à la pluspart de ses meilleurs Amis; & quand il avoit des Affaires bien pressantes, il donnoit des rendez-vous dans les plus fameuses Auberges dont il alloit deux jours auparavant occuper les plus beaux Appartemens. Ayant toujours vescu de la sorte, il est aisé de juger que sa Femme n'estoit guere connue. Cela n'empescha pas qu'il ne la
fit

fit déloger pour venir plus
seûrement à bout de ce
qu'il avoit résolu. Il luy
loüa un Appartement dans
le Quartier de la Ville le
plus éloigné de celuy où
elle demeueroit; & quel-
ques jours avant qu'il la fit
déménager, il donna congé
à la Personne qui les ser-
voit, & n'en reprit point
jusqu'à ce qu'elle fut dans
son Appartement nouveau.
Elle y fut à peine entrée,
qu'il la fit habiller en
Veuve, & qu'il luy dit de
choisir elle-mesme des

Gens pour la servir, afin qu'il ne fut point connu pour son Mary; & dès-lors il ne passa chez elle, & dans tout le Quartier, que pour un de ses Amis. Toutes les choses ayant esté de la sorte préparées, Licaste alla trouver Robinval, & luy dit que Luciane l'attendoit. Cet Amant passionné monta aussitost avec luy dans le Carrosse de loüage le plus propre qu'il eut pû trouver dans toute la Ville; & ce Fourbe le mena chez sa Femme, à dessein de

l'engager à l'épouser. On peut s'imaginer qu'il y fut bien reçu: tout estoit bien concerté pour la reception, & Luciane y estoit depuis long-temps préparée, & avoit bien étudié son rolle; aussi le joua-t-elle à merveille. Robinval fut surpris de sa beauté: Elle estoit naturellement fort blanche; & le deüil relevant encor sa blancheur, elle parut avec un éclat qui ébloüit ce pauvre Amant. S'il fut satisfait de sa beauté, il le fut encor

148 LE MERCURE

plus de son humeur: Elle luy parut tres-douce & tres-honneste; & jamais Amant ne sortit d'aupres d'une Maistresse si satisfait & si charmé que fut l' amoureux Robinval. Il pria mille fois Licaste de presser la conclusion de son mariage; & pour l'engager à le servir avec plus de chaleur, il luy fit de nouveaux presens. Licaste luy témoigna qu'il n'épargneroit pas ses soins pour faire reüssir ce qu'il souhaitoit, & qu'il se serviroit de tout le credit

qu'il avoit sur l'esprit de Luciane. Cette Fourbe, instruite par son Mary, dit à Robinval, lors qu'il la pressa de se marier, qu'elle ne pouvoit y consentir que l'année de son Veuvage ne fut expirée. Licaste combattit ses raisons, & l'obligea enfin de se rendre; ce que Robinval n'avoit pû faire: De maniere que le Campagnard crût qu'il estoit redevable à Licaste de la résolution que Luciane venoit de prendre en sa faveur. Il l'embrassa

150 LE MERCURE

mille fois pour l'en remercier, & le pria de se mesler de son Contract, & de disposer de son bien suivant qu'il le jugeroit à propos. Licaste, qui ne manquoit pas d'adresse, voulut luy faire connoistre qu'il n'estoit pas moins dans ses interests que dans ceux de Luciane; & pour le mieux duper, il les disputa mesme avec chaleur contre deux ou trois Hommes qu'il avoit attiréz, & qui devoient passer pour Parens de Luciane, & assister

à son mariage. Robinval appaisa cette dispute, & passa en faveur de Luciane tous les Articles que ces faux Parens voulurent. Le Contract estant ainsi arresté, on jetta un Ban, on acheta les deux autres; & Licaste trouva moyen de leur faire avoir une Permission de s'aller marier à la Campagne; car malgré toutes les précautions qu'il avoit prises, il ne laissoit pas d'appréhender que sa Femme ne fut reconnue. Il mit si bien ordre à toutes

N iiij



choses, que tout se passa ainsi qu'il fouhaitoit. Il ne laissa pas de sentir un cruel chagrin, dès qu'il vit sa Femme remariée sans estre Veuve, & il ne songea qu'à la faire partir. Il luy fit sçavoir les périls qu'elle couroit aussi-bien que luy, si elle venoit à estre reconnuë, & luy dit qu'elle devoit témoigner de l'empressement de voir les Terres de son Mary; ce qu'elle fit. Ce desir plût à Robinval: il luy fit croire qu'il estoit tendrement ai-

mé; & que puis que Luciane le pressoit elle-même de partir, elle n'avoit aucun attachement. Il luy dit de choisir elle mesme le jour de son depart; ce qu'elle fit. Licaste fut prié par Robinval d'estre de la partie; & ce Campagnard luy fit promettre qu'il passeroit deux mois avec luy, & qu'ils se divertiroient à chasser. Ils partirent donc; & Licaste estant à demy journée de la Ville, & n'appréhendant plus tant, reprit sa belle humeur: De maniere

154 LE MERCURE

qu'ils se divertirent bien pendant leur voyage, qui dura trois jours. Dès qu'ils furent arrivez, Luciane se mit au Lit par le conseil de son premier Mary. Il luy dit qu'elle devoit dire qu'elle estoit indisposée, à cause de la fatigue du voyage & du changement d'air; & il demeura d'accord avec elle qu'elle se tiendrait au Lit tant qu'elle eut essuyé les visites de tous les Campagnards des environs, & que les rideaux de ses fenestres seroient

toûjours tirez, afin que
n'estant point veuë au
grand jour, elle ne fut re-
connuë de personne. Tout
reüssit selon leurs souhaits;
& quand toutes ces visites
furent passées, Luciane dit
à son Mary qu'elle n'avoit
pas eu le temps d'estre
avec luy depuis qu'elle
estoit arrivée; & qu'afin
d'avoir le loisir de le voir,
elle ne vouloit recevoir de
visites de plus d'un mois.
Robinval qui la crût amou-
reuse de luy, & qui l'aimoit
éperduëment, luy promit

156 LE MERCURE

qu'elle ne verroit personne,
& qu'ils se divertiroient
avec Licaste; ce qu'ils fi-
rent. Luciane paroissant
de plus en plus charmée
de son dernier Mary, il
goustoit son bonheur avec
joye, lors que peu à peu il
devint en langueur. Lu-
ciane s'en estant apper-
çue, redoubla ses caresses:
Elle luy fit prendre beau-
coup de remedes, qui ne
rétablirent point les forces.
Elle parut au desespoir de
son mal, dont les Medecins
qu'elle envoya querir de

tous costez, ne pûrent deviner la cause: Ils dirent seulement à ses Parens & à Luciane, qu'ils ne croyoient pas qu'il en réchapast. Ce fut alors qu'elle fit éclater sa douleur, qu'elle s'arracha les cheveux, & qu'elle dit qu'elle se vouloit tuer. Les choses estoient en cet état, lors que Licaste feignit d'avoir reçu des Lettres, par lesquelles on luy mandoit qu'il avoit des affaires pressantes qui demandoient sa presence. Robinval le pria

158 LE MERCURE

de ne s'en point en-aller si-tost, & fit toutes les instances pour le faire demeurer, que Licaste attendoit de luy, (car selon toutes les apparences, son dessein n'estoit pas de partir avant la mort du Campagnard, dont il n'avoit pas lieu de douter.) Ce pauvre Homme sentant tous les jours diminuer ses forces, & voyant la douleur de sa Femme, qu'il croyoit inconsolable, n'oublia pas de faire toutes les choses qui pouvoient accommo-

der ses affaires, quoy que dans son Contract de mariage il eut déjà beaucoup fait pour elle. Il se souvint aussi de Licaste, & mourut apres avoir fait un Testament, où ce Mary de sa Femme eut bonne part; de maniere qu'ils eurent tous deux presques tout le bien de ce pauvre Homme, qui mourut sans avoir le déplaisir d'apprendre le tour qu'on luy avoit joué. Il fut à peine enterré, que Luciane qui affectoit d'estre inconsolable, dit qu'

elle ne vouloit point demeurer dans un lieu où son Mary estoit mort; & que ne voulant pas mesme jamais en entendre parler, elle avoit résolu de vendre tout le bien qu'il avoit à la Campagne, & de se retirer dans un Convent. Malgré toutes les précautions qu'elle avoit prises pour n'estre veuë de personne, il fallut necessairement parler à ceux qui vinrent pour acheter ses Terres; mais elle ne parloit à aucun, qu'elle ne l'eut auparavant examiné

examiné sans en estre veüe,
de crainte d'estre obligée
d'avoir affaire à quelqu'un
qui la connut. Il sembloit
qu'ayant si bien mis ordre
à tout, elle ne devoit point
estre surprise ; cependant
elle le fut lors qu'elle s'y
attendoit le moins. S'es-
tant trouvée indisposée
presques pendant toute
une nuit, elle s'endormit
le matin à l'heure qu'elle se
levoit ordinairement. Un
Parent de feu Monsieur de
Robinval, qui croyoit avoir
le privilege d'entrer sans

162 LE MERCURE

qu'on y pût trouver à redire, luy amena un Marchand le mesme matin; & l'ayant conduit jusques aupres de son lit, il l'éveilla par le grand bruit qu'il fit, & luy presenta aussi tost celuy qu'il avoit amené. Il se trouva malheureusement qu'il estoit de sa connoissance, & qu'il sçavoit qu'elle avoit esté mariée à Licaste, (car ce mariage n'avoit pû estre caché à tout le monde.) Cet Homme, apellé Argante, l'ayant reconnuë d'abord, & la

voix de Luciane l'ayant
confirmé dans sa pensée, il
la salua comme une Per-
sonne qu'il connoissoit, &
luy dit qu'il n'avoit pas crû
venir parler à elle, & qu'il
n'avoit mesme pas appris
que son premier Mary fut
mort. Elle luy dit que feu
Monsieur de Robinval l'a-
voit tant pressée de se ma-
rier avant la fin de l'année
de son Veuvage, qu'elle
n'avoit pû résister à la force
de ses raisons, & qu'elle
s'estoit laissée persuader.
Elle avoit à peine achevé

ces paroles, qu'elle ne prononça qu'avec une voix tremblante, lors que Licaste, qui ne sçavoit point qu'il y eut personne dans la Chambre de Luciane, y entra sans prévoir ce qui luy arriveroit. Il fut aussitost reconnu par Argante, qui fit un grand cry, & dit à Luciane qu'on l'avoit trompée, si on luy avoit dit que son premier Mary fut mort. Le Parent de Monsieur de Robinval ayant remarqué la surprise de Licaste, & la confusion de

Luciane, & s'estant douté de quelque fourberie, fit fermer les Portes du Chasteau, apres avoir sur l'heure envoyé querir la Justice, & la pluspart des Parens de feu Monsieur de Robinval, qui estant fâchez des avantages qu'il avoit faits à Luciane à leur prejudice, ne manqueront pas de poursuivre avec chaleur ces deux Fourbes qu'ils tiennent en prison, & qui se verront sans doute bientôt condamnez aux peines qu'ils ont si justement méritées.

Puis que je me suis engagé de vous mander par ordre tout ce qui s'est passé de considerable, il est temps de vous parler du Secours de Woerden, dont Monsieur le Marquis de Pas, Fils aîné de Monsieur le Marquis de Feuquieres, a apporté la nouvelle au Roy. Monsieur le Duc de Luxembourg a fait des choses presque incroyables dans cette fameuse Journée, puis qu'à pied, & la Pique à la main, à la teste de deux mille Hommes, il

en a forcé quinze mille dans cinq Retranchemens, dont les Pallissades estoient ferrées, & dont la pluspart estoient remplis de Chevaux de Frize. Quoy que mon dessein ne soit pas de vous donner le détail de cette Action en maniere de Gazette, je crois neantmoins estre obligé de vous dire ce que c'est que Chevaux de Frize, parce qu'aucune Gazette ne l'a expliqué. Ce sont des Chevaux de bois tous remplis de pointes de fer, & longues

d'un pied & demy, ou de deux pieds. Jugez, Madame, si d'autres que des François eussent pû en si petit nombre forcer des Retranchemens si bien fortifiez & si bien gardez. Toutes les Personnes de qualité qui ont combattu dans cette grande Journée, se sont signalez. Monsieur le Comte de la Mark a fait dans deux Sorties, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave Gouverneur: Il estoit secondé de Monsieur le Marquis de Semonville,

ville, Lieutenant Colonel de Picardie, & de Monsieur le Marquis de Bois-Dauphin, Frere de Madame la Marquise de Louvoy, qui a esté tué en donnant des marques de son courage. Monsieur le Comte de Meilly, Colonel du Regiment de Normandie, & Commandant l'Infanterie dans cette action, sous Monsieur le Duc de Luxembourg, y a esté blessé, & l'on dit qu'il se jetta le premier à l'eau, pour montrer exemple aux autres.

Monfieur de Mazel, Capitaine de Chevaux-Legers, avança beaucoup par des Routes inconnuës & inacceffibles. Meffieurs de la Tillaye, de la Mailleraye, & de la Lardinierre, ont eſté bleſſez en donnant des preuves de leur courage. Je ne doÿ pas oublier Monfieur le Comte de Tallard, qui a fait des actions beaucoup au deſſus d'un Homme de ſon âge. Les méchans chemins l'ayant empêché d'aller auffi viſte que l'ardeur de ſon coura-

ge demandoit, il se fit débouter, & la fatigue qu'il souffrit en faisant trois lieues à pied & dans la bouë, ne l'empescha pas de combattre, & de s'exposer par tout où le peril estoit le plus évident. Je ne parle point de la perte que les Ennemis ont soufferte, puis que la pluspart ont esté tuez ou blesez, que le reste a pris la fuite, & que le General de leur Infanterie est demeuré sur la place. Monsieur le Duc de Luxembourg a écrit au Roy pour luy demander

172 LE MERCURE

pardon de son entreprise,
& Sa Majesté a dit ce qui
suit. *Monsieur de Luxem-
bourg m'a écrit pour me de-
mander pardon de ce qu'il a
entrepris contre les Ennemis:
Les Romains ne luy pardon-
neroient pas ; mais je suis
pourtant fort content de luy.
Ce Duc connut quelques
jours apres que le Roy a-
voit dit vray, puis qu'il luy
fit present d'une des Char-
ges de Capitaine de ses
Gardes du Corps. Dès qu'il
en eut reçu la nouvelle, il
fit assembler tous les Offi-*

ciers de l'Armée qu'il commande, & leur dit que c'estoit à leur valeur qu'il devoit la Charge que le Roy avoit eu la bonté de luy donner. Ils furent si satisfaits de cette honnesteté, qu'ils en témoignèrent toute la reconnoissance imaginable. Sa Majesté donna aussi presque en mesme temps à Monsieur le Prince de Marillac la Charge de Grand Maître de sa Garderobe; mais il luy fit ce Present d'une manière qui charma tout le

174 LE MERCURE
monde, puis qu'il luy en-
voya ce Billet par un de ses
Ordinaires.

BILLET DU ROY,
à Monsieur le Prince
de Marillac.

JE vous envoie La Geber-
tye, de qui vous appren-
drez une Nouvelle, qui selon
les apparences, vous sera
fort agreable. Je me réjoüis
avec vous, comme vostre
Amy, du Present que je vous
fais comme Vostre Maistre.

Le Roy qui ne donne rien qu'au merite, donna ces jours passez l'Abbaye de S. Waast d'Arras, à Monsieur le Cardinal de Bouillon; celle de Moissac à Monsieur l'Abbé d'Estrades; celle de BonneCombe, à Monsieur l'Abbé de la Bourlie; & celle de Vauluyfant à Monsieur le Chevalier Fourbin. Monsieur Boyer a eu Blanche-Lande; Monsieur l'Evesque de Mande, la Chaise-Dieu; Monsieur l'Abbé d'Estrées, Conches; Monsieur le

176 LE MERCURE

Coadjuteur d'Arles, la Rivière; Monsieur de S. Romain, Preux; Monsieur l'Abbé Laisné, la Buffière; Monsieur Fautrier, Ardenné; & Monsieur Piloy, Lié - Dieu. N'avouerez-vous pas, Madame, que le Roy ne dispense ses graces qu'avec justice, & qu'il ne fait du bien qu'à ceux qui ont du mérite & des services? Le Marquis de S. Damien que vous connoissez en rend de grands à son Prince: Il fait lever des Sieges, il reprend des Villes,

& donne tous les jours aux
Génois des marques de son
courage. Je ne puis m'em-
pescher de vous parler de
celles que Monsieur de
Monfégur, âgé de 25. ans,
a fait paroistre aux Holan-
dois, puis qu'avec soixante
& douze Hommes, & dix
pieces de Canon, il a battu
une Fregate Hollandoise
de quarante pieces, & de
deux cens cinquante Hom-
mes, & tué le Capitaine &
le Lieutenant, apres avoir
reçu les Ennemis trois fois
sans avoir perdu que huit

178 LE MERCURE

Hommes. L'eussiez-vous crû, Madame, que les François eussent esté si habiles sur Mer? On n'entend tous les jours parler que des merveilles qu'ils y font. Monsieur le Chevalier de la Vrilliere y fait de continuelles Prises; & Monsieur le Chevalier de Harcourt, Commandant General des Galeres de Malte, a si bien donné la chasse à celles de Bizerte, qu'on ne croit pas qu'elles osent paroistre de long-temps. Mais c'est assez

GALANT. 179

vous parler de Guerre, il
est temps de vous divertir
par quelque chose de plus
agreable; & je croy que la
lecture de cette Histoire
vous plaira davantage.



180 LE MERCURE



L'ECHANGE

PAR HAZARD.

NOUVELLE.

PLusieurs jeunes Gens
s'estant un jour trouvez
ensemble chez un de leurs
Amis, qui les avoit invitez
à souper, leur conversa-
tion vers la fin du repas
tourna sur la perfidie des
Femmes; mais celuy qui se
déchaîna le plus contre

elles, fut un nommé Argimon; il en dit tout ce que le dépit pouvoit mettre dans la bouche d'un Homme qui n'avoit jamais trouvé que des Infidelles; & apres en avoir fait une peinture capable d'effrayer les plus tendres cœurs, & de les empescher de soupirer jamais pour un Sexe, dont par mille étonnans exemples il venoit de prouver l'inconstance, il finit son discours, en disant qu'il alloit dans peu se marier. Ces paroles que l'on n'atten-

doit pas surprirent toute la Compagnie. Comment, marier ! luy repartirent plusieurs en mesme temps ; ce que vous nous venez de dire seroit-il possible , & voudriez-vous vous marier, s'il est vray que vous ayez une aussi parfaite connoissance des Femmes , que vous avez voulu nous le faire croire ? Je les connois mieux que personne du monde, leur repartit-il , & je sçay dequoy elles sont capables ; mais toute leur inconstance ne les fait pas

paroistrent moins aimables à nos yeux, & ne font pas qu'on s'en puisse passer. Chacun demeura d'accord de cette verité, & Argimon poursuivit son discours de la sorte. Comme je croy bien mieux connoistre les Femmes que beaucoup d'autres qui n'ont pas éprouvé leur inconstance comme moy, je fais tout le contraire de ceux qui se mariënt tous les jours. Ils s'informent avec soin de la maniere qu'ont vescu celles qu'ils veulent prendre pour

Epouſes, & ne veulent point ſe marier qu'ils n'ayent étudié leur humeur; & c'eſt tout ce que je ne veux point faire, ſçachât bien que je n'y trouverois pas mon compte. Je ne veux pas ſçavoir les Galanteries qui n'ont point eſté de mon Bail; & comme avec mille précautions j'ay touſjours eſté malheureux en Maîtresſſes, je veux que le hazard me rende heureux en Femme; & dès que j'auray terminé icy quelques affaires, j'iray me marier à la Campagne, ſuivant

vant la parole que j'ay donnée, & je n'ay voulu ſçavoir, ny l'eſprit, ny la beauté de celle que je vais épouſer; & de peur d'eſtre tenté de m'en informer, je n'ay pas meſme voulu que l'on m'ait dit ſon nom. Je ſçay qu'elle a du bien, cela me ſuffit; quant au reſte je croy que je ne le ſçauray que trop toſt. Cette maniere d'agir fut trouvée fort extraordinaire; & ce procédé bizarre, que quelques-uns trouverent d'abord fort extravagant, fut preſque con-

damné de tous ; mais enfin à force de raisonner sur un caractère qui paroissoit si peu commun, on y trouva quelque apparence de raison, & l'on justifia à la fin de la conversation ce que l'on avoit entièrement condamné au commencement. Comme l'on ne cesse guere de parler des Femmes, lors que l'on est une fois sur leur chapitre, & que cet entretien est agreable à ceux-mesmes à qui elles causent souvent du chagrin, ces Messieurs en

parlerent tant qu'ils furent ensemble; & l'un d'eux, nommé Lifante, qui n'estoit à Paris que pour affaire, & qui faisoit son séjour ordinaire à la Campagne, parla d'une de ses Sœurs qui n'estoit pas encor mariée, & il fit de son esprit & de son corps une peinture si avantageuse, que toute la Compagnie en fut charmée; mais le meilleur Amy d'Argimont, nommé Cleandre, le fut beaucoup plus que les autres, & ne pût écouter sans émotion

Q ij

tout ce que Lisante en dit;
Il luy fit mesme plusieurs
questions, qui firent con-
noistre qu'il commençoit
d'en devenir amoureux.
Lisante qui s'en apperceut,
& qui n'en estoit pas fâché,
(car Cleandre estoit hon-
nestre Homme & avoit du
bien) luy dit que dès le len-
demain il luy feroit voir son
Portrait en grand & en mi-
gnature, qu'il en avoit ap-
porté un que le plus habile
Peintre de la Province avoit
fait en huile, & qu'il en fai-
soit faire à Paris une copie

en mignature. Le jour fut pris le lendemain pour les voir, & Argimon estant le meilleur Amy de Cleandre fut de la partie. Ils ne manquèrent pas de se trouver chez Lisante à l'heure marquée: Ils y virent les deux Portraits d'Olimpe (car c'est ainsi qu'elle se nommoit) & ils trouverent que l'Original devoit estre beaucoup plus beau qu'on ne leur avoit dépeint, & que si l'esprit répondoit aux beautez du corps, il ne manquoit rien à cette char-

· mante Personne pour la rendre parfaite. Cleandre en devint si éperduëment amoureux, qu'il ne pût estre plus long-temps sans donner de grandes marques de sa passion; ce qu'il fit en la demandant en mariage à Lisante. Il luy donna tant d'esperoir, qu'il eut lieu de prendre ses paroles pour une promesse; & s'il ne la luy promit pas assûrement, ce fut parce qu'il en voulut auparavant écrire en son País. Les réponses en furent favorables; & apres

quelques Lettres de part & d'autre, ce mariage fut entierement arresté, & Cleandre partit quelques jours apres avec le Portrait d'Olimpe que son Frere luy donna. Il ne pût estre de la partie, dont il fut bien fâché, & il fut contraint de rester à Paris, où ses affaires le retinrent plus longtems qu'il ne s'estoit imaginé. Cleandre estant party le plus amoureux du monde, ne songea pendant tout son chemin qu'aux beautez d'Olimpe, qu'il

192 LE MERCURE

estoit sur le point de posseder ; elles occuperent toutes ses pensées. A la premiere couchée il mangea tres-peu, dormit encor moins, & partit le lendemain avant jour ; (car il avoit trois grandes journées à faire, & ne vouloit pas arriver tard le troisiéme jour, de peur de manquer à voir O'limpe dès le soir qu'il arriveroit.) Il balança mesme s'il entreroit dans une Ville où il devoit coucher la seconde journée, parce qu'il y avoit des

Amis

Amis avec lesquels il avoit étudié à Paris, & qu'il apprehendoit qu'ils ne le pressassent d'y demeurer quelque temps, afin de le mieux regaler. Comme il estoit dans ce doute, il fut reconnu à deux ou trois portées de Mousquet de la Ville, par un de ceux qu'il craignoit de rencontrer. Cet Amy Campagnard ne l'eut pas plustost apperceu qu'il courut l'embrasser, & qu'il l'emmena chez luy pour y loger. Il le convia mesme au Bal que l'on don-

noit ce soir là à sa Sœur dans le mesme logis, & le pressa avec des paroles si obligantes, de vouloir honorer l'Assemblée de sa presence, qu'il luy fut impossible de s'en defendre. Il entra dans la Salle du Bal, l'imagination toute remplie de la belle Olimpe, & promit à son Portrait, avant que d'y entrer, qu'elle seroit toujours presente à ses yeux, & qu'il n'y auroit jamais qu'elle capable de toucher son cœur. Il estoit dans ces sentimens, lors

que la belle Aristée, Reyne
du Bal, & Sœur de son Amy,
vint au devant de luy pour
le recevoir, & luy fit avec
autant de grace que d'es-
prit, un compliment au
nom de toute l'Assemblée.
Il estoit Parisien, & c'est as-
sez en Province, pour s'at-
tirer cet honneur. Clean-
dre demeura immobile,
Aristée luy parut un pro-
dige; il luy trouva de la
douceur & du feu dans les
yeux; Il admira la blan-
cheur & la delicatesse de
son teint; Il fut surpris de la

beauté de ses dents, & de celle de ses lèvres: Il ne crût pas qu'il y eut rien de plus beau au monde que son sein. Il fut charmé de sa taille, & son esprit le ravit. Il n'y trouva rien d'affecté, tout luy parut naturel. Il oublia Olimpe; & le feu que son Portrait avoit fait naître dans son cœur se ralentit à la veüe d'un Objet dont il ne croyoit pas que la peinture pût jamais faire bien voir toutes les beautez. Si Cleandre fut surpris de rencontrer une Beauté si par-

faite, Aristée ne la fut pas moins, de voir un Homme si bien fait; Il luy parut tout aimable, & elle sentit pour luy toute l'ardeur dont un tendre cœur est capable, lors qu'il ressent les premières atteintes de l'amour. Les complimens de civilité ayant cessé de part & d'autre, le Bal commença bien-tost apres; Ils danserent plusieurs fois ensemble, ce qu'ils firent de si bonne grace que tout le monde le remarqua; mais leur dessein n'estoit que de

198 LE MERCURE

se plaie l'un à l'autre. Ils en vinrent à bout, & s'enflamerent tellement, que si l'Assemblée y eut pris garde, elle auroit connu dans leurs yeux tout ce que sentoient leurs cœurs. Quoy que l'on n'observât pas leurs actions, parceque l'on ne croyoit pas que l'amour leur eut si-tost fait sentir ses traits, ils eurent neantmoins de la peine à trouver un moment favorable pour s'entretenir sans estre écoulez, parce que l'Assemblée estoit fort grande.

Cleandre qui bruloit d'im-
 patience d'entretenir ce
 nouvel Objet de sa passion,
 la faisoit remarquer jusques
 sur son visage, & toute la
 Compagnie luy dit que son
 chagrin venoit de ce qu'il
 s'estoit veu obligé de passer
 une soirée avec des Provin-
 ciaux. Il s'en defendit, &
 dit en jettant les yeux sur
 Aristée, qu'il y avoit pris
 tant de plaisir, qu'il s'en
 souviendroit long-temps.
 L'heure de se retirer estant
 venuë, les Vieilles dont le
 sommeil commençoit à

200 LE MERCURE

faire baisser les paupieres, se retirerent, & emmenerent leurs Filles avec elles, qui auroient bien encor voulu danser. Les Amans de ces Filles s'en retournerent bien-tost apres elles, de crainte que leurs Maistresses ne leur reprochassent le lendemain de s'estre divertis long-temps apres leur départ. L'Assemblée s'estant ainsi peu à peu éclaircie, nos Amans s'écartèrent plus facilement; & sans s'estre donnez de rendez-vous, leur amour

les fit trouver à l'un des bouts de la Salle. Ils se parlerent d'abord des yeux, & leurs soupirs leur firēt connoistre ce qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Apres avoir esté quelque temps à se regarder, & à faire parler un silence mille fois plus éloquent que tout ce qu'ils auroient pû se dire, Aristée qui ne se repentoit pas d'aimer Cleandre, mais qui croyoit avoir donné trop de marques de sa passion, se fit un secret reproche de s'estre trop tost déclarée, &

la confusion qu'elle en eust, luy fit monter une rougeur sur son visage, qui luy causa beaucoup de trouble. Elle sentit l'état où elle estoit, & de peur de le faire connoistre, elle baissa les yeux; mais il arriva dans ce moment que Cleandre en tirant son Mouchoir de sa poche, laissa tomber le Portrait d'Olimpe. Aristée qui avoit déjà la veüe baissée, s'en apperçeut plustost que luy; & l'ayant ramassé avec une précipitation qui marquoit & beaucoup d'amour

& beaucoup de jalousie, elle l'ouvrit en tremblant; & la beauté qu'il représentoit ayant paru trop charmante à ses yeux, & n'ayant point douté qu'elle ne fut aimée de Cleandre, elle sentit tout ce qui ne peut s'exprimer, & qu'elle ne pourroit elle-mesme bien décrire: mais voyant qu'une partie de l'Assemblée s'appercevoit de son trouble, elle eut l'esprit assez present pour feindre de se trouver mal, & elle se laissa tomber sur un Siege qui

204 LE MERCURE

n'estoit qu'à deux pas d'elle. On la mena dans sa Chambre quelques momens apres; & le mal quelle feignoit s'estant plutoſt paſſé que celuy que le Portrait avoit fait naiſtre dans le fonds de ſon cœur, on crut que cette eſpece d'évanouiſſement avoit eſté un effet de la chaleur cauſée par le trop grand nombre de Gens dont l'Assemblée eſtoit compoſée. Clean- dre qui devoit partir le lendemain, ne manqua point de pretextes pour ne pas

continuer son Voyage, & feignit d'attendre de Paris des Lettres de conséquence sans lesquelles, disoit-il, il ne pouvoit le poursuivre. Le Frere d'Aristée qui l'avoit déjà pressé de faire un plus long séjour chez luy, en fut d'autant plus réjoüy, qu'il avoit ardamment souhaité de le retenir. Il fut donner cette nouvelle à sa Sœur, qui la reçut avec plaisir, mais sans luy en témoigner toute la joye qu'elle en ressentoit. Peu de temps apres il sortit de sa

Chambre; & Cleandre ſça-
chant que cette Belle eſtoit
en eſtat d'eſtre veuë, luy fut
rendre viſite. Elle en ſentit
un plaifir ſecret qu'elle ſ'eſ-
força de luy cacher, & le
reçeut avec une froideur
qui ne laiffa pas de luy pa-
roifre obligeante. Apres
les premiers complimens,
ils ſe teûrent tout à coup
tous deux, & furent quel-
que temps ſans parler, mais
leurs yeux n'en firent pas de
meſme. Ariſtée rompit la
premiere le ſilence (ſ'il eſt
vray que les Amans en

puissent garder) & comme elle remarqua beaucoup de confusion sur le visage de Cleandre, elle crût la devoir encor augmenter en luy parlant du Portrait qu'elle avoit ramassé le jour precedent. Il luy répondit qu'il n'en avoit jamais veu l'Original, & l'assura avec mille sermens; Il adjousta mesme qu'il eut voulu n'avoir jamais veu ce Portrait, & ne pût s'empescher de rougir & de soupirer en le disant. Aristée ne pouvant rien

comprendre à ce discours, luy en demanda l'explication; ce qu'il luy refusa, en la priant de parler d'autre chose. Elle n'en fit rien, & l'embarassa par tant de questions diferentes, qu'elle luy fit dire malgré luy ce qu'il avoit resolu de cacher. Ce fut un coup de foudre pour elle d'autant plus surprenant qu'elle ne l'attendoit pas. Elle croyoit bien qu'il avoit quelque galanterie, & que ce Portrait pouvoit estre celuy de quelque Maistresse; mais elle

elle ne se persuadoit pas qu'il fut sur le point de se marier. Elle voulut luy cacher & son dépit & sa foiblesse, mais il luy fut impossible, & tout parla en elle malgré sa resolution. Puis que les sentimens de mon cœur vous sont connus, luy dit-elle, ne me voyez pas davantage; & si vous croyez que la trop tendre estime que je ressens pour vous ait mérité quelque reconnaissance, je vous prie de me la témoigner par là, & d'oster de mes yeux celui

210 LE MERCURE

que je ne dois plus aimer.
Allez, adjouâta-t-elle, allez
épouser le trop heureux
Objet qui vous attend, &
ne vous attachez point à
me donner l'amour que
vous ne ressentiez pas. Je
me persuaderay, poursuivit-
elle, que ce qui est arrivé
depuis hier n'a esté qu'un
songe, & dans cette pensée
je tascheray de vous ou-
blier. Cleandre au lieu de
luy répondre d'abord, se
jeta à ses genoux, qu'il em-
brassa long-temps en sou-
pirant, puis il luy raconta

toute l'avanture de son mariage qu'il n'avoit plus dessein d'achever, & luy fit connoistre qu'il n'avoit jamais veu l'Original de celle dont elle avoit veu le Portrait. Ce discours remit un peu l'esprit d'Aristée; Elle se persuada qu'il ne pouvoit estre éperduëment amoureux d'une Personne dont il n'avoit veu que la peinture, ou que du moins cette passion n'estant point fondée sur des engagements de cœur & d'esprit, & sur toutes les tendresses que les Amans

212 LE MERCURE

se témoignent de vive voix, lors qu'ils sont bien touchés, elle pouroit s'éteindre aussi facilement qu'elle estoit née: Elle ne se trompa point, & Cleandre luy dit qu'il ne vouloit plus épouser Olimpe, qu'il demeureroit d'accord qu'elle estoit belle, si le Peintre ne l'avoit point flatée; mais qu'il ne sçavoit pas si les charmes de son esprit répondoient à ceux de son corps, & qu'avec le visage le plus doux du monde, elle pouvoit avoir l'humeur la

plus déraisonnable. Aristée fut si satisfaite de ce discours, qu'elle ouvrit tout son cœur à Cleandre, & luy fit voir toute sa passion; & Cleandre charmé de ses beautéz, de son humeur, de son esprit & de son amour, l'assura qu'il estoit prest de l'épouser. Aristée qui ne voyoit rien en luy qui ne luy plût, fut si satisfaite des marques que Cleandre luy donna de son amour, qu'elle y répondit de mesme, & l'assura qu'elle estoit preste aussi de luy donner

214 LE MERCURE

la main, & dès lors ils prirent leurs mesures pour cela. Aristée avoit deux Freres; elle aimoit l'aîné avec toute la tendresse qu'une Sœur est capable d'avoir pour un Frere; & comme elle en estoit aimée de mesme, elle luy découvroit tous ses secrets, & n'avoit point pour luy cette crainte que les Sœurs ont souvent pour leurs Freres. Ces raisons furent cause qu'Aristée fit confidence à ce cher Frere de tout ce qui s'estoit passé entre Clean-

dre & elle, & qu'elle luy dit la resolution qu'ils avoient prise, & la parole qu'ils s'estoient donnée de s'épouser. Je sçay, mon Frere, poursuivit-elle, que cela vous doit surprendre, & que vous avez consenty que mes Oncles qui sont à Paris me mariaissent, & qu'ils doivent mesme m'envoyer dans peu un Epoux : Mais, mon cher Frere, poursuivit-elle, il faut rompre ce coup si vous m'aimez, Cleandre est vostre Amy; & de la maniere dont je vous ay oüy parler

216 LE MERCURE

de son bien, de sa naissance
& de son merite, c'est un
party beaucoup plus avan-
tageux pour moy, que l'E-
poux inconnu que mes
Oncles me doivent en-
voyer. Le Frere d'Aristée
fut non seulement surpris
de ce discours, mais il en fut
mesme beaucoup emba-
rassé: Il trouva d'abord
de grandes difficultez à ce
que sa Sœur exigeoit, &
qu'il souhaitoit luy-mesme.
Le merite de Cleandre luy
estant parfaitement connu,
leur conversation dura long
temps,

temps, & ils eurent beaucoup de peine à demeurer d'accord de ce qu'ils devoient faire; mais enfin ils conclurent que pour cacher ce Mariage à toute la Ville, ils devoient aller à une de leurs Terres, qui en estoit à trois lieuës, & qu'ils s'y devoient marier. Le Frere bien aimé y fit resoudre le cadet; & tous deux ayant persuadé à quelques Parens que c'estoit l'intérêt de leur Sœur, ils les emmenerent avec eux à la Campagne, où le mariage

218 LE MERCURE

fut consommé, & d'où cet heureux couple partit pour se rendre à Paris, apres avoir tous concerté d'assez méchantes raisons pour excuser ce qu'ils avoient fait. Cleandre fut à peine arrivé à Paris avec sa Femme, qu'Argimon ayant sçeu son retour, fut aussi-tost chez luy pour le feliciter sur son mariage. Il le trouva avec sa Femme, & leur fit son compliment avec beaucoup de témoignages d'amitié. Ils luy répondirent de mesme, & Cleandre dit

à sa Femme , que c'estoit Argimon le meilleur de ses Amis. Aristée rougit au nom d'Argimon ; & le regardant encor plus attentivement qu'elle n'avoit fait, sa rougeur augmenta. Elle fut remarquée par Cleandre qui ne sçeut à quoy l'attribuer. Argimon n'en fit pas de mesme , & sa vanité luy fit croire qu'elle estoit amoureuse de luy. Quelques momens apres, il arriva que par hazard Cleandre dit le nom de la Famille de sa Femme ; & Argimon

220 LE MERCURE

ayant rougy à son tour,
 Cleandre se vit dans un em-
 baras beaucoup plus grand
 que le premier, & dont il
 ne seroit pas si-tost sorty, si
 Argimon ne luy eut parlé le
 premier. Madame, luy dit-
 il en luy montrant Aristée,
 n'est point la belle Olimpe
 dont vous avez emporté le
 Portrait, & que vous estiez
 allé épouser; c'est celle dont
 je vous avois parlé, & qui
 devoit estre ma Femme. Je
 n'avois point voulu sçavoir
 son nom pour les raisons
 que je vous ay dites; mais

estant sur le point de partir pour aller terminer ce mariage, je le demanday hier, & je vous trouve aujourd'huy marié à la mesme Personne que je devois aller épouser demain. Aristée dit qu'il estoit vray, & que c'estoit pourquoy le nom d'Argimon l'avoit fait rougir, & elle dit à cet Amy de son Mary qu'il ne devoit point se plaindre de son procedé, & que l'amour qu'elle avoit eu pour luy, avoit esté cause qu'elle luy avoit caché qu'elle estoit

222 LE MERCURE

promise à un autre. Cleandre jura qu'il n'en avoit rien sçeu, & raconta son aventure de la maniere qu'elle s'estoit passée. Argimon le crût, & se ressouvenant du Portrait d'Olimpe, dont les charmes l'avoient surpris, il le demanda à son Amy, & luy dit que puis qu'il avoit épousé sa Maîtresse, il vouloit épouser la sienne. Cleandre en fut ravy, & il estoit sur le point de luy en témoigner sa joye, lors que Lisante entra chez luy. Il luy dit d'abord qu'il

estoit fort surpris d'avoir
appris son retour, sans avoir
reçu de nouvelles de luy
ny de sa Sœur depuis son
départ : Puis il demanda à
voir sa Femme. On luy
montra Aristée ; Il s'écria
que ce n'estoit point sa
Sœur. Cleandre luy dit que
s'il vouloit Argimon pour
Beaufrere, il estoit prest de
l'épouser. Lisante fut en-
cor plus surpris qu'aupara-
vant, & dit qu'il ne compre-
noit rien à tout ce discours.
Argimon l'éclaircit de tout
ce qui s'estoit passé, & fit

224 LE MERCURE

grand plaisir à Cleandre
qui se trouvoit dans un
grand embarras. Lisante
s'emporta d'abord; mais
considerant enfin qu'il n'y
avoit plus de remede, &
que la chose estoit faite, il
accepta de bonne grace
Argimon pour Beaufrere;
& ce nouvel Amant d'O-
limpe partit quelques jours
apres pour l'aller épouser.
Il ne trouva pas l'Original
moins beau que la copie, &
fut fort satisfait de l'échan-
ge que le hazard luy avoit
fait faire.

Pour changer de matiere ainsi que ces Messieurs ont fait de Maistresses, je vous diray que nous avons icy depuis peu pour Ambassadeur d'Angleterre Monsieur le Comte de Sunderland. Il a de l'esprit infiniment, il aime les belles Lettres; & quoy qu'il soit encor fort jeune, il a de grandes connoissances des affaires, & l'on peut dire que l'on n'a encor guere veu de Catons de son âge.

La Pulcherie de Monsieur de Corneille l'aîné,

226 LE MERCURE

dont je vousay déjà parlé, a esté représentée sur le Theatre du Marais; & tous les obstacles qui empeschent les Pieces de reüssir dans un Quartier si éloigné, n'ont pas esté assez puissans pour nuire à cet Ouvrage que l'on ne peut mieux louer qu'en nommant son Auteur, à qui les Gens qui luy portent le plus d'envie, doivent la reputation qu'ils ont eüe par leurs Ouvrages, puis qu'ils ne les auroient peut-estre jamais faits, si Monsieur de Corneille n'a-

voit point travaillé pour le Theatre. Le Theodat de Monsieur de Corneille le jeune a esté joué à l'Hostel de Bourgogne dans le mesme temps que la Pulcherie. Cet Ouvrage auroit eu un tres-grand succez, si la Fortune avoit esté un effet du merite; mais comme ce ne sont plus les Ouvrages qui cabalent, il ne faut pas s'étonner si cette Piece, qui a eu l'approbation des meilleurs connoisseurs, n'a pas esté aussi suivie que les autres du mesme Auteur. Je

228 LE MERCURE

voudrois bien ne vous parler que de divertissemens; mais il faut, puis que vous voulez tout sçavoir, que je reprenne le Chapitre de la Guerre, & Monsieur Ricous Premier Aide de Camp de Monsieur le Duc, auroit lieu de se plaindre de moy, si je ne vous parlois de luy, puis qu'il a brûlé le Pont de Strasbourg par le milieu, malgré les Forts qui estoient aux deux bouts, & vingt-cinq mille Hommes portant les armes qui gardoient la Place. Cette

action est si hardie; qu'il suffit de la dire nuëment pour la faire admirer; & c'est pourquoy je passe à la défaite des Ennemis, proche d'Ameyden. Monsieur le Comte de Sault qui commandoit ce Détachement a eu toute la gloire de cette action que sa bonne conduite n'a pas moins fait réüssir que sa valeur. C'est dans cette occasion que Monsieur le Marquis de Castelnau a esté blessé à mort, apres s'estre battu long-temps seul contre un

gros d'Ennemis, & en avoir
bleffé & tué plusieurs.
Quoy que Sa Majesté pren-
ne elle-mesme le soin de
toutes les affaires de l'Etat,
Elle ne laisse pas de donner
quelques momens à des
choses bien dignes de la
curiosité d'un esprit aussi
grand que le sien, & qui ne
veut rien ignorer; c'est
pourquoy ayant sçeu que le
Sieur Denis avoit fait de
nouvelles découvertes sur
l'Aimant & sur la pesanteur
de l'Air, elle en fit faire de-
vant elle plusieurs expe-

riences qu'elle admira, & qui attirerent beaucoup de loüanges au Sieur Denis. La Nouvelle du Siege de Charleroy estant venuë à SaMajesté, elle fit aussi-tost partir Monsieur le Marquis de Louvoy, dont la vigilance vous est connuë, & partit quelques jours apres; mais elle apprit en chemin la Levée du Siege de cette Place, & que Monsieur de Montal qui par son ordre s'estoit déjà jetté dans Tongres, venoit encor de traverser toutel'Armée en-

nemie, pour se jeter dans Charleroy. Messieurs de Franclieu, Desbonnais, Boutancour, du Bois, de Mezieres, d'André, de Lorge, des Champs, d'Alinville, S. Silvestre, de S. Cla, d'Arcy, Labadie, Vignart, de Treüil, Levignay, Magny, Lapair, Lempereur & de la Terrade, ont tous donné des marques d'une grande valeur, soit en se jettant dans la Place avec Monsieur de Montal, soit en la defendant & en repoussant les Ennemis par des

des Sorties : On peut dire qu'on leur doit le secours de la Place, car il ne s'est pas agy du nombre en cette occasion, mais de la grandeur du courage. Je vous envoie des Vers que l'on a faits sur la Levée de ce Siege. Ils ont esté icy fort estimez, & je croy qu'il ne leur manquera rien, s'ils ont le bonheur de vous plaire.

LETTRE
EN VERS LIBRES,
Sur le Siege de Charleroy.

Vers la fin du mois de Decembre,

Dorilas vint un jour chez moy:
*Ab Dieux! s'écria-t-il, en entrant
dans ma Chambre,
Je suis saisi de dépit & d'effroy;
Les Ennemis ont marché vers la
Sambre,
Et vont entrer dans Charleroy!*

*Après ce mot... Ma foy, je ne sçau-
rois vous dire
S'il continua d'en conter,
Car je fis un éclat de rire*

Qui m'empescha de l'écouter.

*Luy, d'un air sérieux qui montre
qu'il s'irrite :*

*Vostre rire est plus fou que ce qui
vous l'excite,*

*Me dit-il, achevez de bien rire,
achevez :*

*Mais de ma crainte enfin que vous
desaprouvez,*

*La cause est-elle si petite,
Qu'on ne doive l'avoir qu'au point
que vous l'avez ?*

*Eh ! non, non, Charleroy, dis-je, est
un fort bon giste ;*

*Mais qu'ils entrent dedans, je croy
que vous rêvez,*

*Car nos chers Holandois sont,
comme vous sçavez,*

*Trop gras & trop pesans, pour
avancer si viste.*

236 LE MERCURE

Oüy, fort-bien, reprit-il, ils sont
gras & pesans;

Mais par quelle valeur si grande,
Le petit nombre de trois cens
Peut-il se defendre au dedans
Contre l' Armée entiere de Holàde?
A laquelle on a joint ce secours si
fameux

De nostre Amy le plus sincere,
De l' Espagnol, qui, pour le faire,
S'épuise, épie, & court depuis un
an, ou deux?

L'état où je vous voy, passe la
raillerie,

Luy dis-je: Cependant pour vous
mettre en repos,

Ecoutez-moy, je vous en prie.

L'y voyant disposé, je luy tins ce
propos.

Ne rougissez-vous pas d'avoir eu
l'ame atteinte

Des honteux mouvemens d'une si
lâche crainte ?

D'avoir osé penser qu'on pût trou-
ver un Bras

Qui portât la Victoire où la France
n'est pas,

Et qu'on pût surmonter la valeur
sans seconde

D'un Peuple dont le Roy doit
vaincre tout le Monde ?

A ces bas sentimens laissez-vous
moins toucher,

Ou prenant tout au moins le soin de
mieux cacher

Les effets criminels d'une crainte
importune,

Abandonnez la France à sa bonne
fortune.

Le Ciel, de son Monarque, en tous

238 LE MERCURE

lieux est l'appuy :

*Tout est miraculeux, quand il agit
pour luy.*

*Il croiroit faire peu, si dans les
moindres causes*

*Il ne passoit pour luy l'ordre com-
mun des choses.*

*Ses moindres interests luy sont si
précieux,*

*Qu'il a rendu sa Cour fertile en
demy-Dieux,*

*Pour ne les confier qu'à d' Illustres
Personnes,*

*Qu'à des Bras conquerans qui ga-
gnent des Couronnes,*

*Et qui font que Loüis a le droit
d'enseigner*

*Qu'il regne sur des Cœurs capables
de regner.*

*Condé, qui vaut luy seul plus
qu'une Armée entiere,*

D'un bonheur si certain est la
preuve bien claire.

Est-il au Monde un Roy dont le
nom soit plus grand,

Dont l'esprit soit plus beau, plus
doux, plus bien-faisant?

Et parmy ce qu'on voit de glorieux
Monarques,

En peut-on distinguer par de plus
nobles marques?

Ainsi mille Vaillans que je ne
nomme pas,

Qui bravent en un jour cent sortes
de trépas,

Et pour qui le Rhin n'est ny profond
ny rapide,

Quand ils doivent courir où la
Gloire les guide;

C'est par eux Dorilas, c'est par
leurs grands exploits,

Qu'en ce Siecle tout tremble au

240 LE MERCURE

seul nom de François.

*Est-il Ville, ny Fort, qui s'en puisse
defendre,*

*Qui nous ose donner la peine de la
prendre,*

*Et qui par ce nom seul n'ait veu les
cœurs glacez,*

*Ses Rampars écroulez, & ses Murs
renversez?*

*Cependant vous osez porter ce nom
illustre*

*Dont chaque instant augmente &
la gloire & le lustre,*

*Vous avez veu le jour dans le
mesme Climat*

*Où les Astres plus purs roulent sur
tout l'Estat,*

*Et répandent sur nous cette heu-
reuse influence*

*Qui par tout l'Univers fait réverer
la France,*

Vous

*Vous vous nommez François, &
vous pouvez trembler,
Quand deux foibles Partis son-
gent à s'assembler?*

*Ab! j'atteste le Ciel, & cet heureux
Génie,*

*Dont je vois chaque jour la puis-
sance infinie*

*Du grand Roy des François se-
conder les projets,*

*Et tourner la Victoire où sont ses
interests,*

*Que je vous apprendray bien tost
à vostre honte,*

*A craindre que jamais la Hollande
nous domte ;*

*Et s'il faut que vostre ame ait cet
indigne effroy*

*De penser que Montal luy donne
Charleroy.*

242 LE MERCURE

*L'ame de courroux animée,
 L'allois poursuivre encor d'un ton
 plus furieux,
 Lors qu'une Dame entra, que sans
 peine mes yeux
 Connurent pour la Renommée:
 Du feu, viste, du feu, je suis bien
 enrûmée,
 Laissez-moy me chauffer, dit-elle,
 avec vous deux.
 Il fait un froid insupportable,
 Et sur tout devant Charleroy:
 Hier encor l'assemblée y paroissoit
 passable,
 Mais pour y demeurer, il faudroit
 par ma foy
 Avoir la peau plus dure que le
 Diable;
 Montal l'a de mesme je croy,
 Car pendant que chacun court se
 chauffer chez soy,*

*Pour luy seul la place est ienable.
Comment, dis-je en riant, que veut
dire cela?*

*Eh! quoy les Holandois, ces testes
si subtiles,
Ces vaillans Repreneurs de Villes,
N'ont pas encor pris celle-là?*

*Pris celle-là, dit-elle, ô soupçons
ridicules!*

*Oüy! leurs talons ont pris de dou-
loureuses mules.*

*De ce seul mot on devroit vous punir.
Ils vaincroient en Hyver? Vous
me la baillez belle!*

*Eux qui craignent le froid à tel
point, reprit-elle,
Que pendant l'Eslé mesme, en nous
voyant venir,
Ils furent si glacez de la seule nou-
velle,*

244 LE MERCURE

*Qu'ils ne sçavoient que devenir.
Comment à Charleroy pourroient-
ils soutenir
Les dangereux effets d'une bise
mortelle,
Contre les rigueurs de laquelle,
Les Tourbes de Namur, & le Bois
de Bruxelles,
N'a pû les résoudre à tenir?
Mais pourvous porter à me croire,
Ecoutez, en deux mots vous en
sçaurez l'Histoire.*

*Dès que Montal à Tongre eût
appris que Marfin
De luy rendre visite avoit fait le
dessein;
A qu'y diable, dit-il, est-ce qu'il
se dispose?
Au temps qu'il fait, on devoit
l'avertir*

Qu'il est dangereux de sortir :
 Mais il veut s'enrûmer, & puis
 que j'en suis cause,
 Je ne dois songer qu'à partir,
 Pour l'aller recevoir, & le bien
 divertir ;

Car puis que pour me voir, ainsi
 qu'il le suppose,
 Mon ancien Camarade à tant de
 froid s'expose,
 Comme bon sang ne peut mentir,
 Je dois le régaler au moins de quel-
 que chose.

Il part, il vole, & par sa dili-
 gence,
 Du plus affreux passage il vient
 sans peine à bout ;
 Et pour s'y voir à temps, sa noble
 impatience
 Le fait marcher sur le vètre de tout.

246 LE MERCURE

*Dès qu'il est arrivé, son étude s'ap-
plique*

*A préparer, pour chasser le chagrin,
Un fort grand Concert de musique,
Avec des Instrumens d'airin;*

*Et comme le froid estoit rude,
Pour en faire écouter plus à l'aise
le jeu,*

*Son obligeante inquiétude
Promit aux Visiteurs de leur faire
grand feu.*

*Quoy qu'au ton de nos Serenades
Ils dûssent estre accoustumez
(Car ils ont eu souvent de pareilles
aubades)*

*Espagnols, Holandois, tous furent
alarmez,*

*Tous prirent le dessein de quitter
la Partie;*

Et leur oreille au Bal fut si mal
 assortie,
 Qu'à peine on avoit eu le temps de
 commencer,
 Qu'ils témoignèrent tous ne sçavoir
 rien danser,
 Sinon le Branle de sortie.

Ils le dansent en verité,
 Avecque leur air ordinaire ;
 Mais cela ne m'étonne guere,
 Car ils l'ont devant nous tant de
 fois repété,
 Que pour Grossiers qu'ils puissent estre,
 L'un & l'autre Pais le doit sçavoir
 en Maistre.

Mais comme à servir des Ingrats
 On gagne leur courroux pour tout
 prix de sa peine,
 Nos genereux Danseurs conceu-

248 LE MERCURE

rent de la haine
Pour les Musiciens qui leur mar-
quoient leurs pas :
Ils les auroient blessez, s'ils avoient
eu des Flèches ; (quets,
Car pour leurs malheureux Mous-
Le rûme & la roupie en rompoient
les effets,
En tombant sur le feu des mèches,
Et la poudre des bassinets.

A ce procedé punissable,
Les Musiciens irritez,
Entonnerent d'abord un air plus
effroyable,
Et d'une fughe épouvantable
La Basse repêta cent tons préci-
pitez.
Alors tous en desordre ils s'assurent
d'un giste
Dans les Bois & dans les Valons

Et quoy que gros, pesans, & gueres
longs,

Ils témoignerent par leur fuite,
Que le son de nos Violons
Estoit un beau secret pour les faire
aller viste,
Encor qu'ils eussent tous les mules
aux talons.

Ainsi, tous quitterent la Place
En incivils, sans voir Montal,
Et sans luy rendre aucune grace
Du soin qu'il avoit pris pour ce
fameux régal.

Mais comme je suis peu secrette,
Je veux tout dire, & ne rië negligier.
Lors que cette Race indiscrete
A pris le soin de déloger,
Ce n'a pas esté sans Trompette:
Ils en ont dont sans doute ils doivent
faire cas,

250 LE MERCURE

*Leur industrie est en cela parfaite,
Et nous met auprès d'eux trente
degrez plus bas,*

*Car ils sçavent sonner certain air
de retraite*

*Qui charme à tous momens, &
sauve leurs Soldats,*

Et qu'en France l'on ne sçait pas.

*L'Espagne par bonheur chez soy
n'a point d'Achile,*

*C'est un País prudent qui n'en a
pas produit,*

*Parce que pour nos Gens c'est un
coup fort facile*

*D'emporter le talon d'un Héros
qui s'enfuit.*

*Louvignies, dit-on, peut fort bien
nous l'apprendre ;*

*Mais, par ma foy, si la chose est ainsi
Que l'o veut nous la faire entèdre,*

GALANT. 251

*Son Cheval est donc mort aussi,
Car je le vis quād il reçut l'entorce
D'un coup pour son talon fatal,
Il les tenoit tous deux apuyez avec
force
Contre les flans de son Cheval.*

*Adieu, Messieurs, poursuivit-elle,
Vous ne serez pas si-tost régalez
Du détail de cette nouvelle;
Mais j'ay peine à la croire telle,
Sans que pour la rendre si belle,
Duras & Montauban s'en soient
un peu meslez.
Je vais d'une vïstesse à nulle autre
seconde
En informer tous les Estats,
Parler du Grand Loüis sur la
Terre & sur l'Onde,
Et disposer tout le Monde
A se soumettre à son bras.*

252 LE MERCURE

*A cette derniere parole
La belle Courriere s'envole ;
Et je gronday tant Dorilas,
Qu'enfin je le rendis, par cent justes
reproches ,
Plus penaut qu'un Fondeur de
Cloches.*

Quoy que l'entreprise
des Ennemis n'eut pas
reüssy devant Charleroy,
Monsieur le Duc de Lu-
xembourg resolut de se
vanger de leur temerité, ce
qu'il fit quelques temps
apres par la prise de Boden-
grave. La neige & le dégel
n'empescherent pas ce

grand Capitaine d'exécuter son dessein; & apres avoir fait un Discours à ses Troupes qui auroit inspiré du courage aux plus timides, il fit des choses inouïes, auxquelles Monsieur le Comte de Sault eut bonne part. Il ne faut pas s'en étonner, puis qu'on n'a rien entrepris depuis que la guerre est declarée, sans qu'il en ait parragé la gloire. Je ne puis vous dire par ordre les noms de tous ceux qui se sont signalez en cette occasion. Voicy ceux d'une

partie. Monsieur le Marquis de Mouchy a donné dans toutes les attaques des marques d'une intrépidité extraordinaire, Monsieur le Marquis de Cœuvres a pensé perir dans les glaces, Monsieur le Marquis de Souches a emporté un Drapeau, & Messieurs les Marquis de la Mailleraye, de Boufflers & de Mouffy, se sont signalez des premiers, aussi bien que Messieurs de Gassion & duPerey; & Monsieur le Marquis de la Fraizeliere, Lieutenant de l'Ar-

tillerie, dont je vous ay souvent parlé, ayant fait un Pont d'une invention admirable & nouvelle, toute l'Armée passa dessus. Apres vous avoir parlé de la valeur de la pluspart de nos Braves, il est juste de vous entretenir du merite des Illustres d'une autre profession, & de vous parler des bienfaits dont le Roy a depuis peu honoré quelques-uns. Il a donné à Monsieur Amelot, l'Archevesché de Tours; à Monsieur Benard de Rezé, Conseiller au Par-

lement, l'Evesché de Lavaur; à Monsieur l'Abbé de Baradas, celuy de Varbes; & à Monsieur l'Abbé de Fromentieres, celuy d'Aire. Ce dernier vous estant connu plus particulièrement que les autres, vous sçavez qu'il y a long-temps qu'il meritoit une Mitre, & que le Peuple & la Cour luy en souhaitoient une. Sa Majesté a aussy donné au Fils de Monsieur le Duc de Neubourg l'Abbaye de Fécamp. Il est peu de Monarques au monde qui
ayent

ayent dequoy faire de pareils Presens aux Fils de Souverains, & aux Roys mesmes.

Messieurs Galoy, Fléchier & Racine, ont esté receus à l'Academie Françoisse, où Monsieur Colbert s'est rendu pour entendre leurs Harangues. Elles luy plûrent beaucoup, & toute la Compagnie en fut charmée. Madame de Menevillette a donné le Bal à Monsieur & à Madame. Vous connoissez sa magnificence, & c'est assez vous dire.

Y

258 LE MERCURE

J'aurois long-temps à vous entretenir, s'il falloit que je vous rendisse un compte exact des jugemens qu'on a faits du Mithridate de Monsieur Racine. Il a plû comme font tous les Ouvrages de cet Illustre Auteur; & quoy qu'il ne se soit quasi servy, que des noms de Mithridate, de ceux des Princes ses Fils & de celuy de Monime, il ne luy est pas moins permis de changer la verité des Histoires anciennes pour faire un Ouvrage a-

greable , qu'il luy a esté
d'habiller à la Turquie nos
Amans & nos Amantes. Il
a adoucy la grande férocité
de Mithridate qui avoit fait
égorger Monime sa Fem-
me, dont les Anciens nous
vantent & la grande beauté
& la grande vertu; & quoy
que ce Prince fut barbare,
il l'a rendu en mourant un
des meilleurs Princes du
monde: Il se dépoüille en
faveur d'un de ses Enfans de
l'amour & de la vengeance,
qui sont les deux plus vio-
lentes passions où les Hom-

mes soient sujets ; & ce grand Roy meurt avec tant de respect pour les Dieux, qu'on pourroit le donner pour exemple à nos Princes les plus Chrestiens. Ainsi Monsieur Racine a atteint le but que doivent se proposer tous ceux qui font de ces sortes d'Ouvrages ; & les principales regles estant de plaire, d'instruire, & de toucher, on ne scauroit donner trop de loüanges à cet Illustre Auteur, puis que sa Tragedie a plû, qu'elle est de bon exemple,

& qu'elle a touché les
cœurs.

Quelques affaires m'ayant
empesché de retourner si-
tost que je souhaitois dans
la Ruelle, où j'avois appris
l'Histoire de Leonidas, je
fus à peine delivré de l'em-
barras qu'elles me don-
noient, que j'y retournay;
& je n'y fus pas plustost en-
tré, que j'entendis ce que
vous allez apprendre, qui
n'estoit qu'une suite de la
conversation commencée
avant que je fusse arrivé.
Ah ne me parlez point, dit

une Femme en s'adressant
au reste de la Compagnie,
du Second & Troisième
Tome du Mercure Galant;
Ils sont, à ce qu'on dit, trop
remplis de Guerre & de
Nouvellistes, & je n'ay pas
seulement voulu les lire. Je
croyois qu'on y verroit au-
tant d'Histoires que dans le
Premier, & j'en aurois esté
ravie; car je vous avouë que
celles du Colier de Perles,
des Bas Vers & des Miroirs
m'ont extrêmement diver-
tie, & que je n'en ay point
encor veu de remplies d'in-

cidens si plaisans & si nouveaux. Vous avez raison, Madame, luy repartit froidement une autre, de dire ce que vous aimez; mais quoy que les Histoires soient de vostre goust, & que dans le Second & Troisième Volume, il n'y en ait pas tant que dans le Premier, il faut voir si l'Autheur a fait une faute, & si dans ces deux derniers Volumes, il a pû & dû en mettre davantage qu'il n'a fait. Ce n'est pas ma pensée, poursuivit-elle, & en voicy la

raison. Il a promis dans son Premier Volume de parler de tout ce qui se passeroit, & comme dans les deux suivans il a esté obligé de mettre toute la Campagne du Roy, & que ce Prince a plus pris de Villes en trois mois, qu'on n'en prenoit autrefois pendant le cours de vingt-cinq années, l'Autheur pour suivre l'ordre qu'il s'estoit prescrit, ne pouvoit s'empescher de parler de Guerre en beaucoup d'endroits; & quoy qu'il n'ait dit qu'un
mot

mot de la prise de chaque Ville, cette matiere peu Galante n'a pas laissé de tenir beaucoup de place dans ces deux Volumes. Il a fait plus, & pour ne pas ennuyer il a crû devoir faire raconter beaucoup de choses par des Nouvellistes, afin que par leurs manieres de les debiter, & leurs contestations, le recit des actions les plus serieuses & les plus sanglantes pût donner du divertissement; & pour plaire aux Curieux, il est entré dans le détail des actions de tous

les Braves, & en a dit des particularitez dont aucune Gazette n'a parlé; de sorte que l'on peut dire que dans les Volumes où il a parlé de la dernière Campagne, il a obligé toutes les plus Illustres Familles de France, & que ces Livres doivent estre un jour beaucoup recherchés, puis qu'il n'est parlé dans aucun autre du détail des actions particulieres; & ces deux Volumes contiennent tant de choses curieuses, que ceux qui les liront ne pourront manquer

d'y trouver dequoy leur
plaire, puis que bien que
chacun soit d'un goust diffe-
rent, chacun ne doit pas
laisser de trouver son
compte dans un Livre ge-
neral, & que les uns cher-
chent ce qui ne plaist pas
aux autres. Si les Ruelles
veulent des Histoires, on
trouve des Mélancoliques
qui les traitent de baga-
telles; mais comme le
nombre de ces derniers
est moins grand, l'Au-
theur en mettra beaucoup
dans les Volumes qu'il don-

266 LE MERCURE

nera dorenavant au Public,
 & reduira en peu de lignes
 toutes les autres Nouvelles.
 L'Autheur fera bien, reprit
 la premiere qui avoit parlé,
 de mettre à l'avenir beau-
 coup d'Histoires dans les
 Tomes du Mercure qu'il
 donnera au Public : Les
 Femmes en veulent ; &
 comme ce sont elles qui
 font réüffir les Ouvrages,
 ceux qui ne trouverront
 point le secret de leur
 plaire, ne réüffiront jamais.
 Toute la Compagnie en de-
 meura d'accord, & se pre-

paroit à parler d'autre chose, lors qu'un Homme qui avoit accoustumé de venir dans cette Ruelle, parla de la mort de Moliere dont on s'estoit déjà entretenu quelques jours auparavant. Il estoit Illustre de plusieurs manieres, & sa reputation peut égaler celle du fameux Rocius ce grand Comedien si renommé dans l'Antiquité, & qui merita du Prince des Orateurs cette belle Harangue qu'il recita dans le Senat pour ses interests. Le regret que le plus grand

268 LE MERCURE

des Roys a fait paroistre de sa mort, est une marque incontestable de son merite. Il avoit trouvé l'art de faire voir les defauts de tout le monde, sans qu'on s'en pût offenser, & les peignoit au naturel dans les Comedies qu'il composoit encor avec plus de succez qu'il ne les recitoit, quoy qu'il excelât dans l'un & dans l'autre. C'est luy qui a remis le Comique dans son premier éclat; & depuis Terence personne n'avoit pû legitimement pretendre à cet

avantage. Il a le premier inventé la maniere de mêler des Scenes de Musique & des Balets dans les Comedies, & il avoit trouvé par là un nouveau secret de plaire, qui avoit esté jusqu'alors inconnu, & qui a donné lieu en France à ces fameux Opera, qui font aujourd'huy tant de bruit, & dont la magnificence des Spectacles n'empesche pas qu'on ne le regrette tous les jours. J'eus à peine achevé de parler du merite de cet Auteur, qu'une Per-

270 LE MERCURE

sonne de la Compagnie tira
quelques Pieces de Vers
qui regardoient cet Illustre
Defunt. Plusieurs en lû-
rent haut, & les autres bas.
Voicy ce qui fut entendu
de toute la Compagnie.



PIECES
EN VERS.

SUR LA
MORT DE MOLIERE.

*SI dans son Art c'est estre un Ou-
vrier parfait,
Que sçavoir trait pour trait
Imiter la Nature,
Moliere doit passer pour tel;
Michel-Ange, le Brun, & toute
la Peinture,
Comme luy n'ont sçeu faire un Mort
au naturel.*

272 LE MERCURE
A U T R E.

*CY git un grand Acteur que l'on
dit estre mort;*

Ie ne scay s'il l'est, ou s'il dort.

Sa Maladie Imaginaire

Ne scauroit l'avoir fait mourir,

C'est un tour qu'il fait à plaisir,

Car il aimoit à contrefaire.

Quoy qu'il en soit cy git Moliere;

Comme il estoit Comedien,

S'il fait le Mort, il le fait bien.

A U T R E.

CY git le Terence François,

Qui merita pendant sa vie,

De divertir malgré l'Envie,

Le plus sage de tous les Rois:

Il a poussé l'Esprit Comique,

Iusques au dernier de ses jours;

La Mort en arrestant le cours,

Il a finy par le Tragique.

A U T R E.

*CY git qui parut sur la Scene
 Le Singe de la Vie humaine,
 Qui n'aura jamais son égal,
 Qui voulant de la Mort, ainsi que
 de la Vie,
 Estre l'Imitateur dans une Comedie,
 Pour trop bien réüssir, y réüssit fort
 mal;
 Car la Mort en estant ravie,
 Trouva si belle la Copie,
 Qu'elle en fit un Original.*

A U T R E.

*CY git sous cette froide Biere,
 Le fameux Comique Moliere,
 Je ne sçay pas bien s'il y dort;
 Celuy qui sçeut tout contrefaire,
 Y pourroit bien encor contrefaire le
 Mort.*

A U T R E.

*Celuy qui git dans ce Tombeau,
Passant, c'est le fameux Moliere,
De qui l'esprit estoit si beau,
Que rien ne faisoit peine à sa vive
lumiere.*

*Regrete son trépas si tu cheris les
Vers,*

*Car il charmoit les sens sur tous
Sujets divers;*

*Mais la cruelle Parque, en nous
faisant injure,*

S'accordant avecque la Mort,

L'a laissè dans la Sepulture,

Où cet Acteur faisoit le Mort.



GALANT.

275

AUTRE.

*Sous ce Tombeau gissent Plaute
& Terence,*

*Et cependant le seul Moliere y git.
Leurs trois talens ne formoient
qu'un esprit*

*Dõt le bel Art divertissoit la Fräce:
Ils sont partis, & j'ay peu d'esperäce
Deles revoir malgré tous nos èforts.
Pour un longtemps, selon toute ap-
parence,*

*Terence, Plaute & Moliere sont
morts.*

AUTRE.

*C'Est donc là le pauvre Moliere
Qu'on porte dans le Cimetiere,
En le voyant passer, dirent quel-
ques Voisins.*

*Non, non, dit un Apoticaire,
Ce n'est qu'un Mort Imaginaire,
Qui se raille des Medecins.*

276 LE MERCURE

A U T R E.

*P*luton voulant donner aux Gens
de l'autre vie,
Le plaisir de la Comedie,
Ayant pour faire un choix long-
temps délibéré,
Ne trouva rien plus à leur gré,
Que le Malade Imaginaire;
Mais comme par malheur il man-
quoit un Acteur,
L'un d'entr'eux dit tout haut, qu'on
ne pouvoit mieux faire,
Que d'envoyer querir l'Authéur.

A U T R E.

*M*OLIERE à chacun a fait voir
L'inutilité du Sçavoir
De ceux qui font la Medecine;
Et pour accomplir son dessein,
Et nous mieux prouver sa doctrine,
Il meurt dès qu'il est Medecin.

Ces Vers donnerent occasion de parler de la Medecine; Quelques uns se declarerent contre, & plusieurs prirent son party. Un de ceux qui la defendit avec le plus de chaleur, tint ce discours en parlant de Moliere. S'il avoit eu le temps d'estre malade, il ne seroit pas mort sans Medecin: Il n'estoit pas convaincu luy-mesme de tout ce qu'il disoit contre les Medecins, & pour en avoir fait rire ses Auditeurs, il ne les a pas persuadez. Je demeure

278 LE MERCURE

d'accord avec luy que la plus grande partie de la Medecine consiste dans l'Ordonnance des Lave-
mens, Saignées & Purga-
tions; mais il faut les sça-
voir ordonner à propos, &
sçavoir selon les Maladies
qu'on a à guerir, ce qu'il
faut mettre dans le premier
& le dernier de ces Reme-
des. On en peut faire de
cent manieres differentes;
mais pour cela il faut con-
noistre les Simples, & sça-
voir leurs vertus. Non,
non, le monde ne peut
croire

croire ce que cet Auteur a dit des Medecins. Il est constant qu'il y a des Remedes, les Bestes en trouvent & se guérissent elles-mesmes : Hé pourquoy, puis que les Hommes ont bien connu les Herbes qui empoisonnent, ne connoistroient ils pas celles qui ont la vertu de les guerir ? Rien n'est si commun que les salutaires effets des Ordonnances des Medecins. On connoist ceux des Medecines & des Laveimens, par la bile & par les impuretez

qu'elles font évacüer. On
ſçait combien la Saignée
eſt neceſſaire à un Malade
quand il eſt oppreſſé; &
Moliere, ce même Moliere,
pendant une oppreſſion,
ſ'eſt fait ſaigner juſques à
quatre fois pour un jour.
Plusieurs eurent de la peine
à le croire, & chacun ne
ſ'accordant pas ſur le cha-
pitre de la Medecine, on
parla des Ouvrages du De-
funt, qu'un Deſenſeur de la
Medecine voulut traiter de
bagatelles. Je ſçay bien,
repartit un autre qui n'eſt

toit pas de son sentiment, que Moliere a mis des bagatelles au Theatre; mais elles sont tournées d'une maniere si agreable, elles sont placées avec tant d'art, & sont si naturellement dépeintes, qu'on ne doit point s'étonner des applaudissemens qu'on leur donne. Pour meriter le nom de Peintre fameux, il n'est pas necessaire de peindre toujourns de grands Palais, & de n'employer son Pinceau qu'aux Portraits des Monarques: Une Ca-

282 LE MERCURE

bane bien touchée est quelquefois plus estimée de la main d'un habile Homme, qu'un Palais de marbre de celle d'un ignorant; & le Portrait d'un Roy, qui n'est recommandable que par le nom de la Personne qu'il represente, est moins admiré que celuy d'un Païsan, lors qu'il n'y manque rien de tout ce qui le peut faire regarder comme un bel Ouvrage. La conversation alloit s'échauffer, lorsqu'on vint dire à la Maistresse du Logis, que Cleante estoit

prest, & qu'elle pouvoit
passer dans la Salle avec
toute la Compagnie. Com-
me chacun se levoit sans
sçavoir pourquoy on chan-
geoit de lieu : Il faut, dit la
Maistresse du Logis, en ar-
restant tout le monde, que
je vous avertisse d'une cho-
se qui vous surprendra fort.
Cleante m'estant venu voir
le lendemain que Moliere
mourut, nous témoigné-
mes le regret que nous a-
vions de sa perte. Il me dit
qu'il avoit envie de faire son
Oraison Funebre ; je me

moquay de luy. Il me dit qu'il la feroit, & qu'il la réciteroit mesme devant ceux que je voudrois. J'en demeuray d'accord, & luy dis que j'avois fait faire une Chaise, parce que Moliere devoit venir jouer le Malade Imaginaire chez moy, & qu'elle luy serviroit. Il m'a tenu parole, & nous allons voir s'il s'acquitera bien de ce qu'il m'a promis. Comme Cleante estoit un Homme fort enjoiné, & qui divertissoit fort les Compagnies où il estoit, ils

passerent tous avec empressement dans la Salle où on les attendoit: Elle estoit toute tenduë de Deüil, & remplie d'Ecussions aux Armes du Defunt. Cleante n'eust pas plustost appris que toute la Compagnie avoit pris place, qu'ayant pris une Robe noire, il monta en Chaise avec un sérieux qui fit rire toute l'Assemblée. Il commença de la sorte.

ORAI SON

FUNE BRE

DE MOLIERE.

MA Femme est morte,
je la pleure ; si elle vi-
voit, nous nous querellerions,
Acte premier de l'Amour
Medecin, de l'Auth eur dont
nous pleurons aujourd'huy
la perte. Quoy qu'il sem-
ble que ces paroles ne con-
viennent pas au sujet qui
m'a fait monter dans cette
Chaise , il faut pourtant
qu'elles

qu'elles y servent, je sçauray les y accommoder, & je suivray en cela l'exemple de bien d'autres. Repetons les donc encor une fois ces paroles, pour les appliquer au sujet que nous traitons.

Ma Femme est morte, je la pleure ; si elle vivoit, nous nous querellerions. Moliere est mort, plusieurs le pleurent, & s'il vivoit, ils luy porteroient envie. Il est mort ce grand Reformateur de tout le Genre humain ; ce Peintre des Mœurs, cet Introduceur

des Plaifirs, des Ris & des Jeux, ce Frondeur des Vices, ce redoutable Fleau de tous les Turlupins; & pour tout renfermer en un seul mot, ce Mome de la Terre qui en a fi souvent diverty les Dieux. Je ne puis fonger à ce trépas, fans faire éclater mes sanglots. Je voy bien toute fois que vous attendez autre chose de moy que des foupirs & des larmes; mais le moyen de s'empescher d'en répandre un torrent ! Que dis-je un torrent ! Ce n'est pas assez.

Il en faut verser un Fleuve.
Que dis-je un Fleuve ! Ce
seroit trop peu ; & nos lar-
mes devroient produire
une autre Mer. Non, Mes-
sieurs, il n'est pas besoin du
secours de l'art, pour vous
faire voir ce que vous
perdez ; la douleur est plus
éloquente, plus éloquente,
plus éloquente enfin... plus
éloquente... Vous entendez
bien ce que cela veut dire,
& cela suffit. Il faut passer à
la Division des Parties de
cet Eloge, dont le pauvre
Defunt ne me remerciera.

pas; mais avant d'entrer dans cette Division, faisons une pose utile à nos santez, touffons, crachons, & nous mouchons harmonieusement. Il faut quelquefois reprendre haleine, c'est ce qui nous fait vivre.

La Musique a, dit-on, quatre Parties; mon Discours n'en aura pas moins. Moliere Auteur, & Moliere Acteur en feront tout le sujet. Ce ne sont que deux Points, me direz-vous: Vous avez raison; mais on en peut facilement

faire quatre , & voicy comment. Moliere Auteur, fera deux Points ; c'est à dire que je parleray dans le premier de la beauté de ses Ouvrages, & dans le second des bons effets qu'ils ont produits , en corrigeant tous les Impertinens du Royaume. Moliere Acteur me fournira aussi la matiere de deux Points ; & je feray voir que non seulement il jouïoit bien la Comedie, mais encor qu'il sçavoit bien la faire jouër. Voila si je compte bien mes quatre

292 LE MERCURE

Points tout trouvez ; Si je les traite bien , vous ne me trouverez pas trop long ; mais si je vous ennuye , ce sera trop de la moitié. Passons donc au premier , & parlons de la beauté des Ouvrages du Defunt. Je ne croy pas qu'il soit necessaire de vous en entretenir long-temps ; peu de Gens en doutent ; & ceux qui n'en sont pas persuadez , ne meritent pas d'estre desabusez. En effet, Messieurs, si l'Art qui approche le plus de la Nature , est

le plus estimé, ne devons nous pas admirer les Ouvrages du Defunt? Les Figures les plus animées des Tableaux de nos plus grands Peintres, ne sont que des Peintures muettes, si nous les comparons à celles des Ouvrages de l'Auth eur dont j'ay entrepris aujourd'huy le Panegyrique. Quelle fécondité de Génie sur toutes sortes de matieres! Que n'en tiroit-il point? vous l'avez veu; & vous sçavez qu'il estoit inépuisable sur le Chapitre des

294 LE MERCURE

Medecins & des Cocus.
Mais passons outre, & ne
r'ouvrons point les playes
de ces Messieurs. Finissons
donc ce Point, en disant
que le Defunt n'estoit pas
seulement un habile Poëte,
mais encor un grand Philo-
sophe, Philosophe, me
direz-vous., Philosophe!
Un Philosophe doit-il cher-
cher à faire rire? Démon-
crite en estoit un, chacun le
sçait, & cependant il rioit
tôûjours. C'estoit trop, il
faut quelquefois pleurer:
Pleurons donc, puis que

c'est aujourd'huy un jour de pleurs. Pleurons tous, pleurons, remplissons nos mouchoirs de larmes. Pendant que vos pleurs couleront, je vais essuyer les miennes, & par ce moyen reprendre haleine pour commencer mon second Point.

Je vous ay promis, Messieurs, de vous faire voir dans le second Point de cet Eloge Funebre, de quelle utilité les Ouvrages du Defunt ont esté au Public; mais avant de vous le prouver, il est à propos de

296 LE MERCURE

parler de tous ceux contre
 lesquels il a écrit. Il a joué
 les Jeunes, les Vieux, les
 Sains, les Malades, les Co-
 cus, les Jaloux, les Marquis,
 les Villageois, les Hipo-
 crites, les Imposteurs, les
 Campagnards, les Prétieu-
 ses, les Fâcheux, les Avo-
 cats, les Ignorans, les Pro-
 cureurs, les Misanthropes,
 les Medecins, les Apoti-
 quaires, les Chirurgiens, les
 Avarés, les Bourgeois qui
 affectent d'estre de Qualité,
 les Philosophes, les Au-
 theurs, les Provinciaux, les

Faux Braves, les grands Difeurs de rien, les Gens qui n'aiment qu'à contredire, les Coquettes, les Joüeurs, les Donneurs d'Avis, les Uzuriers, les Sergens, les Archers, & tous les Imper-
tinens enfin, de tout Sexe, de tout âge & de toute condition. Que tous ces Noms m'ont alteré ! Je n'en puis plus ; & si je ne buvois à vostre santé, je ne pourrois pas achever ce que j'ay entrepris.

Je puis presentement continuer, & je sens que je

298 LE MERCURE

me porte assez bien. Dis-
sons donc que tous ceux
que nostre Autheur a jouëz
luy ont obligation. En fai-
sant voir des Portraits de
l'Avarice, il a fait honte aux
Avares, & leur a inspiré de
la liberalité. En rendant ri-
dicules ceux qui rencheris-
soient sur les Modes, il les
a rendus plus sages. Ah!
combien de Cocus a-t-il
empeschez de prendre
leurs Gands & leur Man-
teau, en voyant entrer chez
eux les Galants de leurs
Femmes? Combien a-t-il

fait changer de langage
prétieux, aboly de Turlu-
pinades ? Combien a-t-il
redressé de Marquis à gros
dos ? Combien a-t-il épar-
gné de sang à toute la Fran-
ce, en faisant voir l'inutilité
des frequentes Saignées ?
Combien de Medecines
ameres a-t-il empesché de
prendre ? & combien aussi
a-t-il guery de Foux ? Quoy
que tous ceux que je viens
de nommer ayent obliga-
tion au Defunt, chacun en
particulier, toute la France
luy est obligée en general

300 LE MERCURE

de l'avoir tant fait rire. Le Rire, Messieurs, est une chose merveilleuse, & dont l'utilité est d'une utilité..... Vous l'allez voir par mon raisonnement : Le Rire délasse ceux qui travaillent du corps, il réjouit l'esprit des Gens de Lettres; & défatigant ceux qui sont occupez aux grandes affaires, il est mesme utile aux Monarques : Puis qu'il est utile, la Comedie la doit estre; si la Comedie est utile, les Comediens le sont; si les Comediens sont uti-

les, les Autheurs le sont encore davantage; si les Autheurs le sont, Moliere a dû l'estre beaucoup; & s'il l'a esté nous devons pleurer sa perte. Pleurons la donc, Messieurs, pleurons la; mais pendant que nous la pleurerons, écoutons ces Violons qui la pleurent aussi.*

C'est assez, Messieurs, c'est assez; la maniere de jouër de cet inimitable Acteur me réveille, & puis qu'elle fait le sujet de mon troisiéme Point, il faut que

* Les Violons jouënt languissamment.

j'en parle sans attendre davantage. Les Anciens n'ont jamais eu d'Acteur égal à celuy dont nous pleurons aujourd'huy la perte; & Rocius, ce fameux Comedien de l'Antiquité, luy auroit cédé le premier rang s'il avoit vécu de son temps: C'est avec justice, Messieurs, qu'il le meritoit; Il estoit tout Comedien depuis les pieds jusques à la teste; Il sembloit qu'il eut plusieurs voix, tout parloit en luy; & d'un pas, d'un sourire, d'un clein d'œil, & d'un

d'un remuëment de teste, il faisoit plus concevoir de choses, que le plus grand Parleur n'auroit pû dire en une heure. Ah! qu'un si grand Comedien meritoit bien d'avoir pour représenter ses Ouvrages le Theatre de Marcus Scaurus! Ce Theatre avoit sur sa hauteur trois cens soixante Colomnes en trois rangs, les unes sur les autres, où les trois Ordres estoient exactement observez. Le premier rang estoit de marbre, le second de verre, & le

troisième estoit tout brillant d'or; Les plus basses Colomnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & il y avoit entre ces Colomnes trois mille Statuës d'airain. N'est-ce pas avec raison que les beaux Ouvrages de Moliere meritoient un aussi beau Theatre pour estre representez, & n'est-ce pas avec justice que... car voyez-vous, Messieurs, si... la raison... vous sçavez que lors que..... Viens au secours de ma memoire, incomparable Acteur, & puis:

que tu n'en as jamais man-
qué, donne-moy un peu de
la tienne, aussi bien n'en as-
tu plus que faire : Inspire-
moy donc..... Ah! Mes-
sieurs, les voila les Oeuvres
de ce grand Homme; Elles
parleront mieux pour luy
que je ne pourrois faire.
Voila tous les Enfans dont
il est le Pere : Ils sont cheris
ces Enfans, de tous les Prin-
ces du Monde. Ah! belles
Oeuvres, que vous estes es-
timées par tout! Et pour
vous faire voir, Messieurs,
que je dis vray, les voila en

François, en Italien, en Espagnol, en Allemand; & par l'ordre du Grand Vizir, l'on travaille à les traduire en Turc. Ah pleurons la perte d'un si grand Homme, nous ne le pouvons trop regretter; mais réjouissons-nous plutôt de ce qu'il estoit né chez nous, & de ce qu'il vivra au Temple de Memoire. Pleurons de l'avoir perdu si jeune; mais plutôt que de perdre le temps à pleurer, passons à nostre dernier Point, que je traiteray en peu de pa-

roles. Il me sera facile, puis que j'y dois faire voir que nostre Illustre Acteur excelloit dans l'Art de bien faire jouër la Comedie. Est-il quelqu'un qui n'en demeure pas d'accord, apres avoir veu de quelle maniere il faisoit jouër jusques aux Enfans? On voit par là que ce n'est pas sans raison qu'il disoit, qu'il feroit jouër jusques à des Fagots. Des Fagots Acteurs! des Fagots! Oüy, Messieurs, des Fagots; & il en est à la Comedie, qui auroient be-

308. LE MERCURE

soin de luy pour les rendre plus utiles qu'ils ne sont. Ces veritez estant incontestables, voila mon quatrième Point finy; mais je ne suis pas pour cela au bout de ma carrière; il faut des récapitulations d'une partie de ce que j'ay dit, il faut tirer de la Morale, il faut toucher les cœurs, il faut faire verser des larmes. Mais qui pourroit s'empêcher d'en répandre apres la perte d'un si grand Homme! Avec son esprit il auroit pû tromper la Mort, si

elle ne l'avoit point pris en traistre. Que dis-je en traistre? On ne sçait si la Mort l'a trompé, ou s'il a trompé la Mort; mais soit qu'il l'ait trompée, ou qu'elle l'ait surpris, il ne vit plus ce grand Homme. Ah! tristes Comediens, ou du moins qui devez l'estre, que tous vos Theatres soient désormais aussi noirs que ma Robe; n'y paroissez qu'avec des habits de Deüil, que tous vos Auditeurs le prennent, & que chacun continuë d'écrire à sa gloire

310 LE MERCURE

comme on a commencé.
 En voila des preuves de
 toutes manieres: Voila des
 Epitaphes, voila des Son-
 nets, voila des Elegies, * &
 voila des Eloges en Prose.
 Auroit-on tant écrit, si le
 Defunt n'avoit eu du me-
 rite? Oüy, Messieurs, il en
 avoit, & ses Ennemis mes-
 mes en sont toujourns de-
 meurez d'accord. Il faut
 finir, Messieurs: Mais que
 vois-je ! Tant d'Ecussions
 aux Armes du Defunt ré-
 veillent ma douleur. Vous
 les voyez, Messieurs, ces

** Il montre quatre grosses
 liaces de Papiers.*

Armes

Armes parlantes, qui font connoître ce que nostre Illustre Auteur sçavoit faire. Ces Miroirs montrent qu'il voyoit tout; ces Singes, qu'il contrefaisoit bien tout ce qu'il voyoit; & ces Masques, qu'il a bien démasqué des Gens, ou plutôt des Vices qui se cachotent sous de faux masques. Ce grand Peintre moral est presentement avec les Dieux, qu'il est allé faire rire de leurs propres défauts. Momus a d'abord esté le recevoir; & vous

312 LE MERCURE

allez voir ce qui s'est passé
à leur entreveuë. Paroissez,
Momus; paroissez, Moliere,
& satisfaites la curiosité de
l'Assemblée.

*Deux Marionettes paroissent aux deux
coins de la Chaise.*

MOMUS.

Que nous sommes obli-
gez à la Mort, de nous avoir
envoyé l'Illustre Moliere,
dont le nom fait tant de
bruit par tout le Monde!

MOLIERE.

Vous voyez, cher Momus,
je viens voir les Dieux; &
j'ay voulu jouer la Mort,

GALANT. 313

afin qu'elle me prit, croyant
se vanger, & je l'ay trompée
par ce stratagème.

MOMUS.

Vous ne me dites pas tout;
vous vous entendez avec la
Mort, & vous venez voir les
defauts des Dieux, pour en
aller divertir les Morrels.

MOLIERE.

Non, Momus, je ne puis
plus retourner au Monde.

MOMUS.

J'en suis fâché; car les
Dieux ne m'estimeront
plus, & vous les divertirez
mieux que moy.

D d ij

314 LE MERCURE
MOLIERE.

J'espere les bien divertir.
MOMUS.

Il vous faut du temps pour
les bien connoistre.

MOLIERE.

Pas tant que vous pensez.
MOMUS.

C'est assez, vous pouriez
vous échauffer. Loin de
vous quereller, allez songer
à vous unir, pour bien di-
vertir les Dieux.

Ce Dialogue vous a fait
croire un moment que
Moliere n'estoit pas mort;
mais il faut r'ouvrir vos

GALANT. 315

playes, & vous le faire
voir sans parole & sans vie:
Il faut vous faire voir son
Tombeau. Haltez-vous.
Est-il achevé? Estes-vous
prests? Faites-nous voir ce
qui doit renouveler nos
douleurs.

*On tire un Rideau de Deuil, & le
Mars olée paroist.*

Ah que voy-je! Je ne puis
sans mourir regarder cet
Illustre Défunt.* Fuyons ces
objets funebres. * Il faut
pourtant avoir un peu de
fermeté, & regarder ce

** Il s'enfonce dans la Chaise.*

** Il se relève.*

D d iij

Tombeau; Tombeau, qui renfermez les ris & les jeux; Tombeau, qui renfermez la joye; Tombeau... Tombeau... Tombeau... C'est un Tombeau, Messieurs, & vous le voyez bien. Tous les Poëtes de l'antiquité remplissent ces niches; & les plus Comiques soutiennent.... Ah! Messieurs, je ne puis achever, quand je voy que les yeux de cet Illustre Auteur sont fermés pour jamais; je ne puis retenir mes larmes. Démocrite n'avoit jamais pleuré,

& vous voyez ce Philosophe le mouchoir à la main. Ephestion mourut de rire, & cependant vous le voyez aujourd'huy fondre en larmes auprès du Tombeau de cet Illustre Défunt. Ah remplissons toutes ces Urnes avec l'eau de nos pleurs. Il nous en a fait répandre de joye, versons-en de douleur auprès de son Tombeau; honorons-le de toutes manieres. Riches, faites faire des Statuës à sa gloire. Beaux Esprits, apportez des Ouvrages qui

318 LE MERCURE

ne chantent que ses loüanges. Et vous, Peuples, donnez-luy des larmes, si vous ne les pouvez accompagner d'autre chose. Il est mort, ce grand Homme; mais il est mort trop tost pour luy, trop tost pour les siens, trop tost pour ses Camarades, trop tost pour les grands divertissemens de son Prince, trop tost pour les Libraires, Musiciens, Danceurs & Peintres, & trop tost enfin pour toute la Terre. Il est mort, & nous vivons; cependant il vivra

apres nous, il vivra toujours,
& nous mourrons; c'est le
destin des grands Hom-
mes.

Cette Oraison Funebre
fut à peine achevée, que
chacun se leva, & donna
mille loüanges à Cleante,
qui tourna luy-mesme en
plaisanterie ce qu'il venoit
de faire. Comme il estoit
déjà tard, chacun se retira
bientost apres. Passons à
des choses plus sérieu-
ses, & disons que l'on ne
peut trop louer Monsieur

de Gaumont, qui a si heureusement terminé la guerre qui estoit entre Monsieur le Duc de Savoye & la Republique de Gênes. Monsieur le Marquis de Renel n'a pas moins travaillé à la Paix en Allemagne, mais c'est d'une autre maniere, puis qu'en poussant les Ennemis, il les obligera à demander bientost la paix. Dans les premiers avantages que nous avons eus de ce costé, Monsieur d'Avézan Capitaine aux Gardes, & Monsieur de

Gacé-Matignon, ont esté
blessez, en affrontant tous
deux les périls d'une ma-
niere toute Françoisse. S'ils
ont évité les traits de la
mort au milieu des com-
bats, Monsieur de Séve n'a
pû s'en garantir au milieu
de la Cour. Je ne vous en
dis rien davantage, je vous
ay parlé de son merite dans
mes premieres Lettres.
Monsieur le President de
Mesme est mort aussi, & le
Parlement a fait une gran-
de perte. J'aurois beaucoup
de choses à vous dire à son

avantage : mais comme il vous estoit connu, je passe à Monsieur de Turenne. Il prend tant de Places, qu'on ne les peut compter, & s'est déjà rendu maistre de tout le Pais de la Mark. Entre les belles actions qui se sont faites pendant la conquête de ce Pais, celle de Monsieur le Marquis de Bourlemont, Fils de Monsieur le Gouverneur de Ste-nay, n'a pas fait le moins d'éclat : Il se jetta avec très-peu de monde dans un petit Chasteau de campagne qui

n'avoit nulle defense; il y fut assiegé par deux Bataillons d'Infanterie; il le defendit avec une vigueur incroyable, blessa les principaux Officiers de ces deux Bataillons, & fit lever le Siege. Sa Majesté qui ne laisse point de pareilles actions sans récompense, luy a donné un Regiment. Monsieur le Chevalier de Boufflers, animé par un si bel exemple, estant en party avec quelques Dragons, ayant esté coupé par un Corps d'Ennemis, fit une

324 LE MERCURE

prudente retraite; & quelque temps apres ayant appris que cinq cens s'estoient retirez dans un Château, il les fut assieger, & les prit tous prisonniers, quoy qu'il n'eut pas cent cinquante Hommes avec luy. Comme toutes ces actions sont si considérables, que tout ce que l'on en pourroit dire seroit infiniment au dessous, je ne vous en diray rien, non plus que de toutes les Places que Monsieur de Turenne a prises en Allemagne; le

nombre en est si grand, qu'il me faudroit remplir deux ou trois pages de noms Allemans qui vous ennuyeroient, & vous feroient trop de peine à prononcer. Tous ces grands exploits sont cause que les Ennemis souhaitent plus que jamais la Paix, & qu'ils ont pressé les Médiateurs de prier le Roy de nommer ses Plenipotentiaires; & Sa Majesté a fait choix de Monsieur le Duc de Chau-nes, & de Messieurs Courtin & de Barillon. Tant de cho-

ses parlent pour Monsieur le Duc de Chaunes, que tout le monde avouë que le Roy ne pouvoit faire un meilleur choix. Les grandes Ambassades de Monsieur Courtin parlent aussi de son merite; & celuy de Monsieur Barillon est fort connu. Pendant que Sa Majesté rend justice au merite des grands Hommes, il n'en rend pas moins aux Illustres du beau Sexe; & la Charge de Dame du Lit de la Reyne qu'il a donnée a la belle Madame du Frenoy, en

en est une marque. Il a envoyé à Vienne Monsieur le Marquis de Chevernypour faire compliment sur la mort de l'Impératrice; & Monsieur le Comte de Lyone est allé à Madrid. Il y a des Belles icy qui craignent que les Dames Espagnoles ne le trouvent bien fait. Laissons-les mettre ordre à leur voyage, & voyons ceux qui se doivent préparer pour un autre.

LISTE DES OFFICIERS

Generaux que le Roy a
nommez pour servir cette
Campagne.

*Lieutenans Generaux de
l'Armée du Roy.*

Monfieur le Duc de la
Feüillade.

Monfieur de Rochefort.

Monfieur de Lorge.

Mareschaux de Camp.

Monfieur le Chevalier de
Lorraine.

Monfieur de Vaubrun.

Monfieur de Montal.

GALANT. 329
ARMEE DEMONSIEUR
LE PRINCE.

Monfieur le Duc.

Monfieur le Duc de Lu-
xembourg, feul Lieutenant
General.

Mareschaux de Camp.

Monfieur de Magaloti.

Monfieur de Choifeul.

ARMEE DEMONSIEUR
DE TURENNE.

Lieutenans Generaux.

Monfieur le Comte de
Soiffons.

Monfieur le Comte de
Guiche.

Ee ij

330 LE MERCURE

Monfieur le Grand Maiftre.

Monfieur de Saint Abre.

Monfieur Foucaut.

Mareschal de Camp.

Monfieur le Chevalier du
Pleffis.

Monfieur le Duc de Na-
vaille doit commander en
Lorraine, & Monfieur de
Biffy fous luy.

Monfieur de Gadagne doit
commander au Pais d'Au-
nis.

Monfieur le Marquis d'Ef-
trades a depuis peu donné

de grandes marques de son courage, puis qu'ayant rencontré un Party des Ennemis, il en a tué le Commandant, & beaucoup d'autres, apres avoir essuyé plusieurs décharges. Monsieur le Duc de Montausier s'estant volontairement démis du Gouvernement des Provinces d'Engoulmois & de Xaintonge en faveur de Monsieur le Comte de Crussol, il en a obtenu l'agrément de Sa Majesté, qui a voulu reconnoistre par là les services qu'il luy rend

dans ses Armées en qualité
de Mestre de Camp d'un
Regiment d'Infanterie.

Comme je sçay, Madame,
que vos Provinciales ont
beaucoup de curiosité pour
les Modes nouvelles, je fus
dernierement chez une de
ces Femmes qui ne parlent
que Juppes & bagatelles;
j'y trouvay trois ou quatre
Personnes de son caractere,
& je fis aussitost tourner la
conversation sur le chapitre
des Modes. Voicy ce qui
s'y passa. Elles parlerent
d'abord de la maniere d'or-

ner les dedans des Logis, & des Peintures que l'on y faisoit faire; & elles dirent que l'on ne faisoit plus de si grandes dépenses en Plafonds, qu'on ne les remplissoit plus de Figures, & que l'on peignoit aujourd'huy les Apartemens neufs de trois manieres, qui estoient toutes trois à la mode, & que chacun choisissoit selon son goust. La premiere, dirent-elles, est de les faire peindre en marbre; la seconde, d'y faire mettre une couleur blanche, avec

334 LE MERCURE

des filets d'or seulement;
& la troisiéme, de les pein-
dre en bleu & blanc, à la
maniere de Trianon. Apres
avoir basti les Chambres,
elles les meublerent, &
dirent que chez les Gens
de qualité on ne fermoit
plus les Cheminées pen-
dant l'Esté avec des volets
de bois, mais qu'on les lais-
soit ouvertes, & qu'on fai-
soit attacher dans le fonds
des Perspectives peintes sur
des toiles, & que l'on y met-
toit aussi ou des petits Ro-
chers, ou des Pots de fleurs
&

& de verdure: Elles dirent
encor que les Couchettes
de bois doré, & toutes rem-
plies de Sculpture, estoient
plus que jamais à la mode,
que l'on mettoit dessus des
Cristaux en forme d'aigret-
tes, à la place des pomes, &
que l'on commençoit à
dorer les Chaises de mesme
les Couchettes, & à faire
mettre beaucoup de Scul-
pture dans le haut des dos-
siers, & qu'on les faisoit
toutes grandes avec des
dosiers fort hauts. Elles
adjoûterent que comme la

336 LE MERCURE

Mode n'estoit plus de mettre des Tapis sous les Lits, ceux qui en avoient de beaux de Perse & de Turquie, en tapissoient leurs Alcoves pendant l'Hyver; mais que les belles Tapisseries d'Esté, estoient presentement de Satin peint avec des Fleurs & des Figures de hauteur naturelle; & l'on parla d'une Tenture peinte par Monsieur Bailly qui demeure aux Galeries du Louvre, dans laquelle on voit routes les Victoires du Roy tres-bien représentées dans

plusieurs cartouches ornez de Fleurs. Elles passerent de ces Tapisseries d'Alcoves, aux rideaux des fenestres, & elles dirent qu'on les faisoit presentement Damassé, & que l'on y mettoit du Point; que ce n'estoit plus la coustume de se servir des devans de fenestres de Tapisserie, qu'on les faisoit peindre de la mesme maniere que la Chambre, & que l'on y mettoit quantité de carreaux longs & étroits, desquels on se servoit sur les fenestres; Que

l'on ne remplissoit plus les
Chambres de Cabinets,
parce qu'on les faisoit trop
petites; mais qu'on en met-
toit beaucoup dans les An-
ti-Chambres. Elles adjou-
terent à toutes ces choses,
que le Trianon de Versailles
avoit fait naistre à tous les
Particuliers le desir d'en
avoir; que presque tous les
grands Seigneurs qui a-
voient des Maisons de
Campagne en avoient fait
bastir dans leur Parc, & les
Particuliers au bout de leur
Jardin; & que les Bour-

geois qui se vouloient épargner la dépense de ces petits Bastimens, avoient fait habiller des Mazures en Trianon, ou du moins quelque Cabinet de leur Maison ou quelque guerite. Apres avoir raisonné quelque temps sur l'ornement de ces petits lieux appelez Bijoux, la conversation continua sur les Modes qui regardent l'habillement; & l'on dit que l'on portoit toujours de ces belles Robes peintes & remplies de Fleurs & de Figures, dont

340 LE MERCURE

Monsieur Gautier avoit fait un si grand trafic; mais qu'au lieu qu'il y avoit auparavant beaucoup de verdure dans les Bouquets de Fleurs, on n'y mettoit presentement presque plus de vert, & que l'on faisoit sortir les Fleurs du dedans des Arabesques. On adjouâta que l'on commençoit à faire des Jupes de la mesme maniere, aussi bien qu'à peindre des Toiles fines, ce qui estoit tres-nouveau: toutes celles que nous avons veuës jusques à pre-

sent n'estant qu'imprimées:
On parla encor des Bour-
rons de geais & d'émail, des
Rubans ondez, & des Ru-
bans de Trianon, aussi bien
que des Montres quarrées
avec des Miroirs derriere.
On n'approuva pas cette
Mode, parce que l'on dit
que les coins pouvoient
blesser quand on les portoit
sur foy: On crût aussi qu'
elle changeroit, ou que du
moins les Montres rondes
& quarrées regneroient
tour à tour, comme avoient
fait les Souliers ronds, & les

342 LE MERCURE

Souliers quarez. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Modes constantes, comme celle des Mouchoirs sans toille qui continuë depuis longtemps, & que plusieurs trouvent plus agreable que celle des corps relevez par le dos, & qui font que tout le reste du derriere paroist plat. Celle que les Veuves ont prise de s'habiller tout de blanc chez elles, pour ne point porter de bandeau ne changera je croy pas si-tost, parce que les Femmes aiment ce qui leur est avan-

rageux; Elles ne recherchent presentement que les Modes qui sont pour leur commodité, & celle des Cornettes & des Tabliers qu'elles portent depuis l'Hiver dernier avec des Habits noirs, en est une preuve : Elle n'est pas si fatigante que les Ferets qui pesent pres d'un demy marc, & que sans necessité, & sans sçavoir pourquoy, les Hommes portent à leurs Rubans d'épaule. Ils en changeront peut - estre d'autant de sortes que les

344 LE MERCURE

Femmes ont fait de Coëffes depuis fort peu de temps. Les Coëffes de raizeau ont esté mouchetées, apres vitrées ; les Mouches ont esté d'abord travaillées avec la Coëffe, & n'estoient que rondes, & quelque temps apres on y a cousu de veritables Mouches de toutes sortes de grandeurs ; & pour joindre en suite toutes ces sortes de choses ensemble, on a fait des Coëffes à raizeau, vitrées, chenillées & mouchetées de toutes sortes de grandeurs. Depuis

que la Mode a recommencé de ses Coëffes chenilées, on a fait un petit cordonnet en maniere de Chenille; mais quatre fois plus petit que les cordons que l'on appelloit autrefois de la Chenille; & l'on commence d'en mesler dans les garnitures. Cette Mode est des plus nouvelles, aussi bien que celle des Jupes de Poinct d'Angleterre, imprimées sur de la toile, & montées sur du taffetas avec des agrémens de relief. Ces Jupes ont esté com-

346 LE MERCURE

munes dès leur naissance;
& s'estant trouvées
belles & à bon marché,
presque toutes les Femmes
en ont acheté. Laissons-les
s'en parer, & parlons des
Cravates de Campagne à la
mode; les unes sont des
Rabats attachez aux che-
mises, qu'on nouë en Cra-
vates, & les autres ont pres-
que une demy-aune de hau-
teur & pendent jusques à la
ceinture, où on les arreste
apres avoir passé le bout
dans une des gances du
Juste-à-corps. Les Hom-

mes ne portent pas seulement des Cravates longues, les longues manches sont de retour, & ne sont presentement pas moins à la mode que le Tabac, dont on peut dire que tout le monde prend aujourd'huy, puis que les Femmes mesmes s'en servent. Les doublures de panne sont aussi fort en usage, & l'on en employe de toutes sortes de couleurs. Comme les Modes ne peuvent changer de mesme pour le manger, & que chaque chose croist en

la Saison, on change souvent l'ordre de servir; & c'est pourquoy au lieu de mettre toutes les Viandes dans un grand Plat, accompagné de deux assiettes, on sert presentement trois assiettes & deux petits plats. Les Modes vont mesmes jusques à la Chandelle, & l'on en fait presentement de quarrées, que tous ceux qui les voyent prennent pour de la cire. Les Parfums ont perdu tout leur credit, leur odeur est trop forte & fait

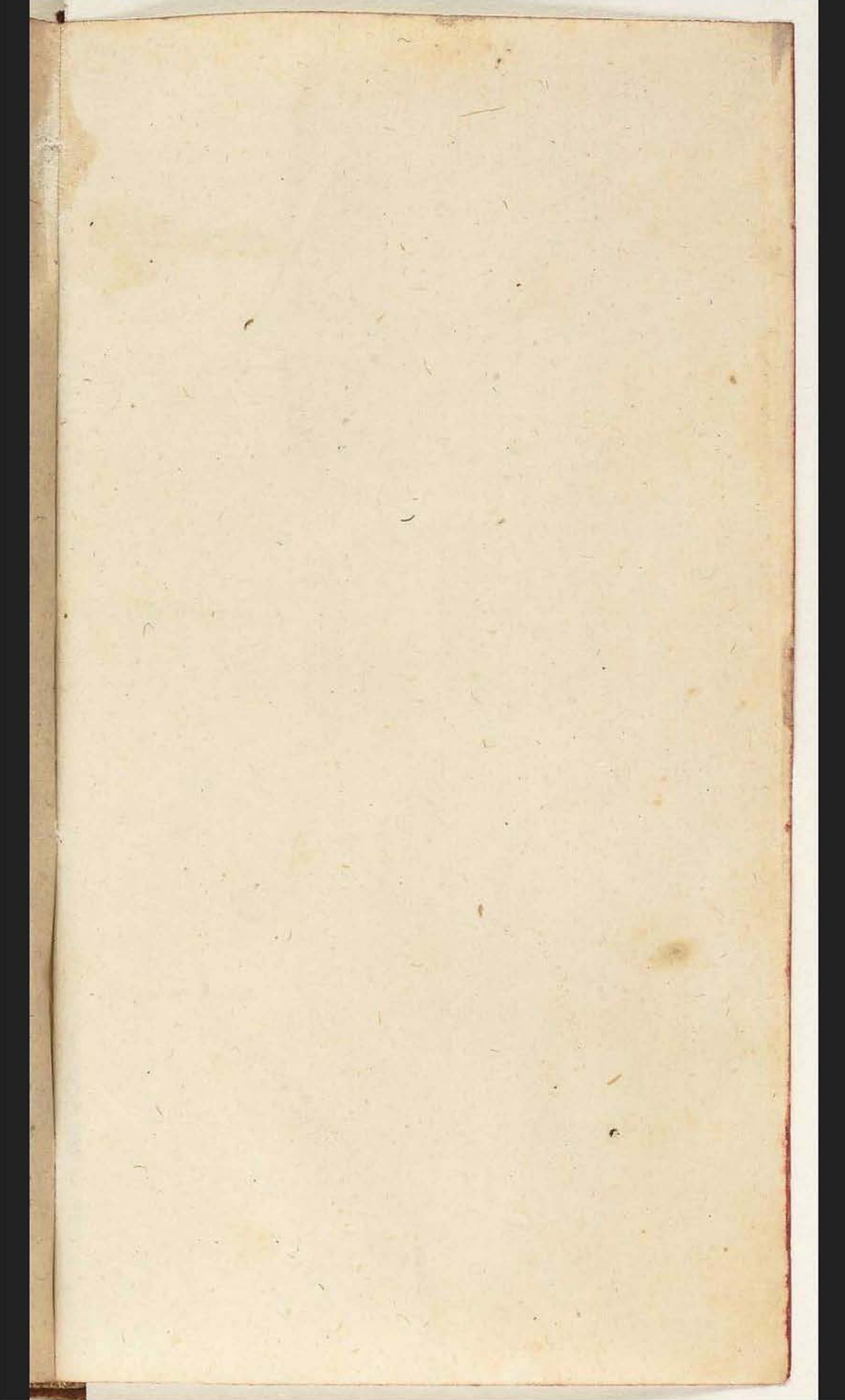
mal au cerveau, & tous les Gens de Qualité portent presentement de petits Sachets remplis d'herbes odoriferantes, que l'on appelle Sachets à la Royale. Les Jeux mesmes sont sujets à l'empire de la Mode, & celuy de l'Ombre est maintenant en grand credit. Je croy, Madame, qu'il n'est pas besoin de tant d'exemples pour vous prouver l'inconstance des Hommes, & que je ne dois pas employer beaucoup de paroles pour vous persua-

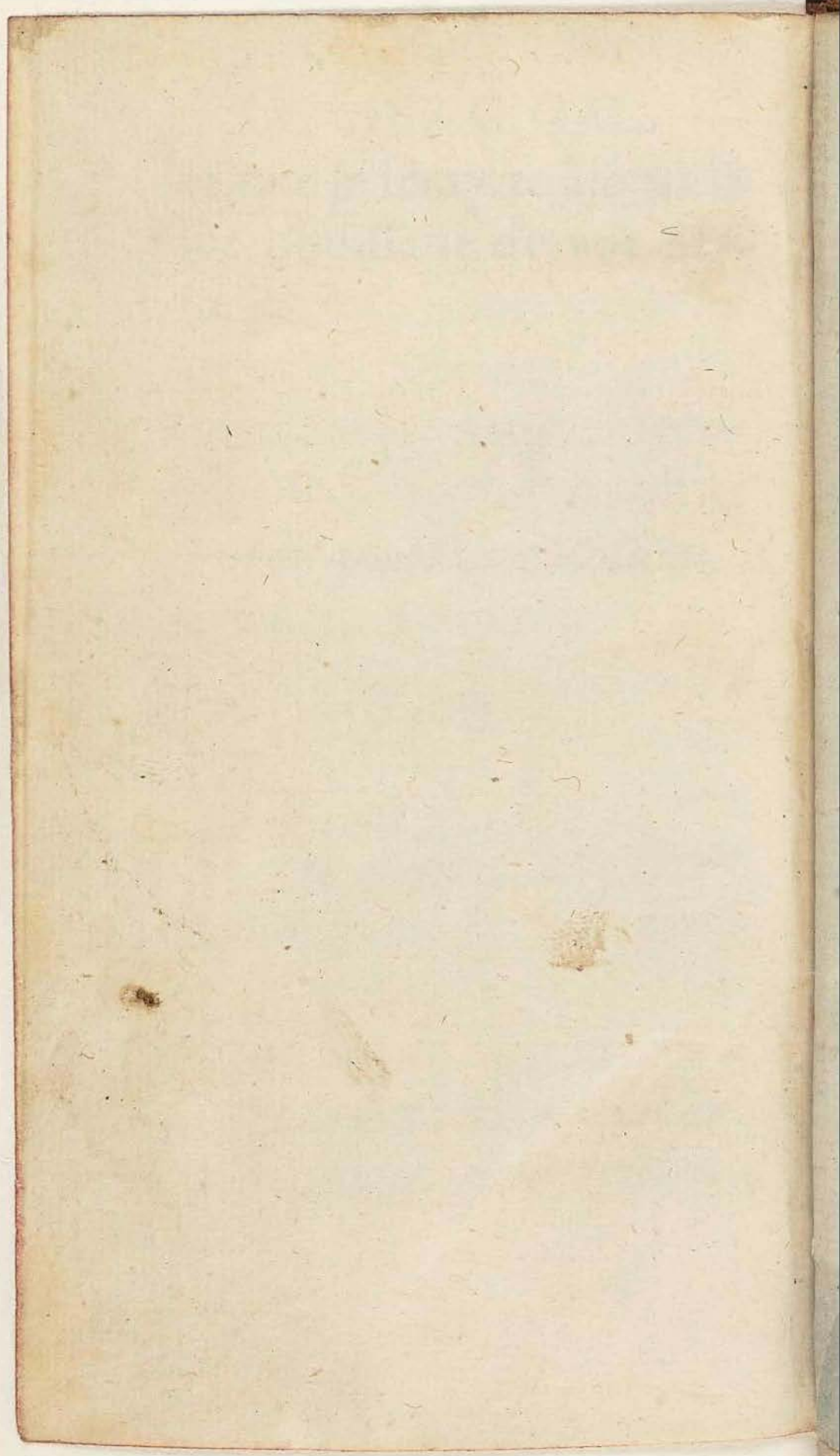
350 LE MER C. GAL.

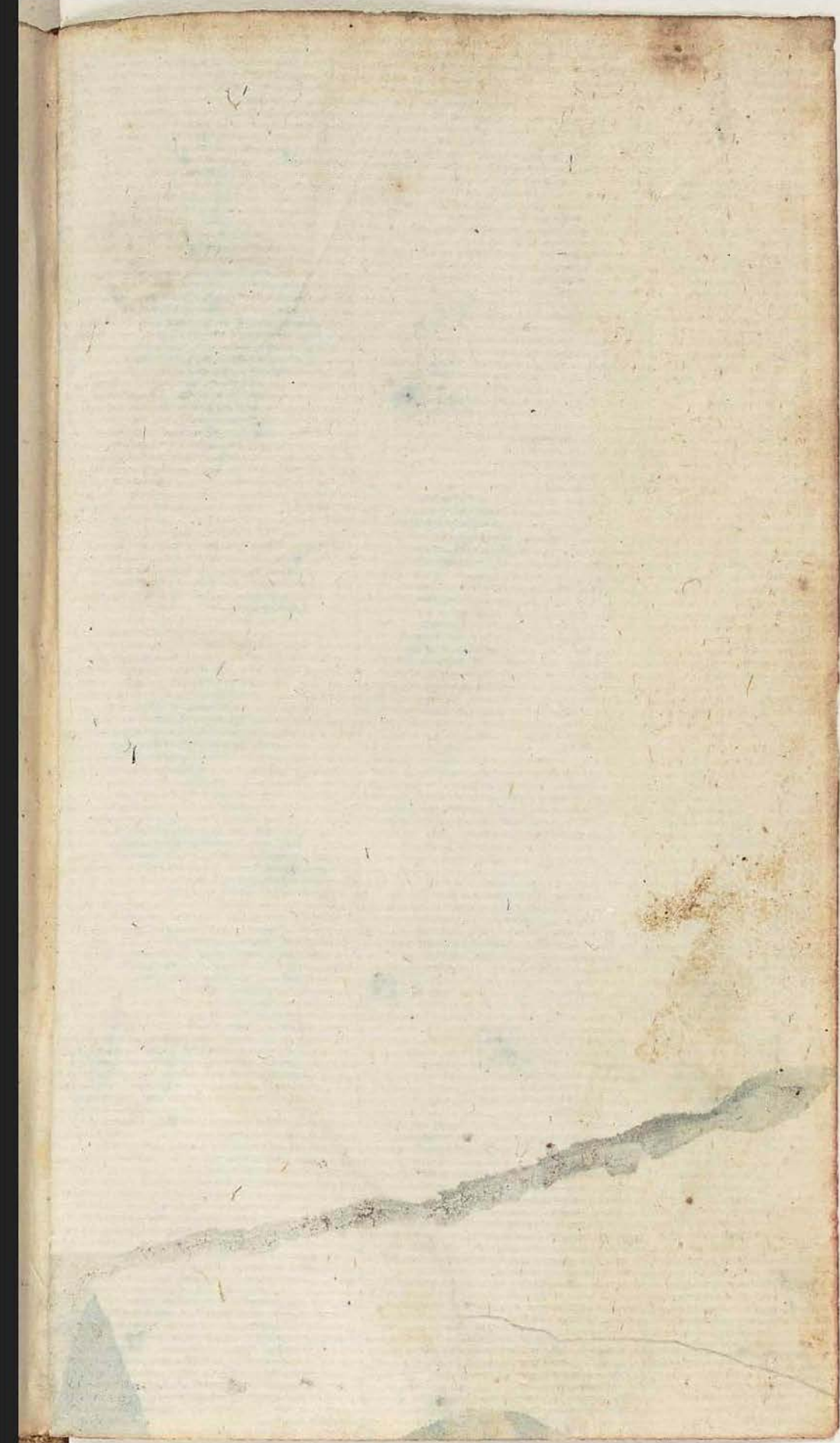
der que je seray toujours le
plus obeïssant de vos Ser-
viteurs.

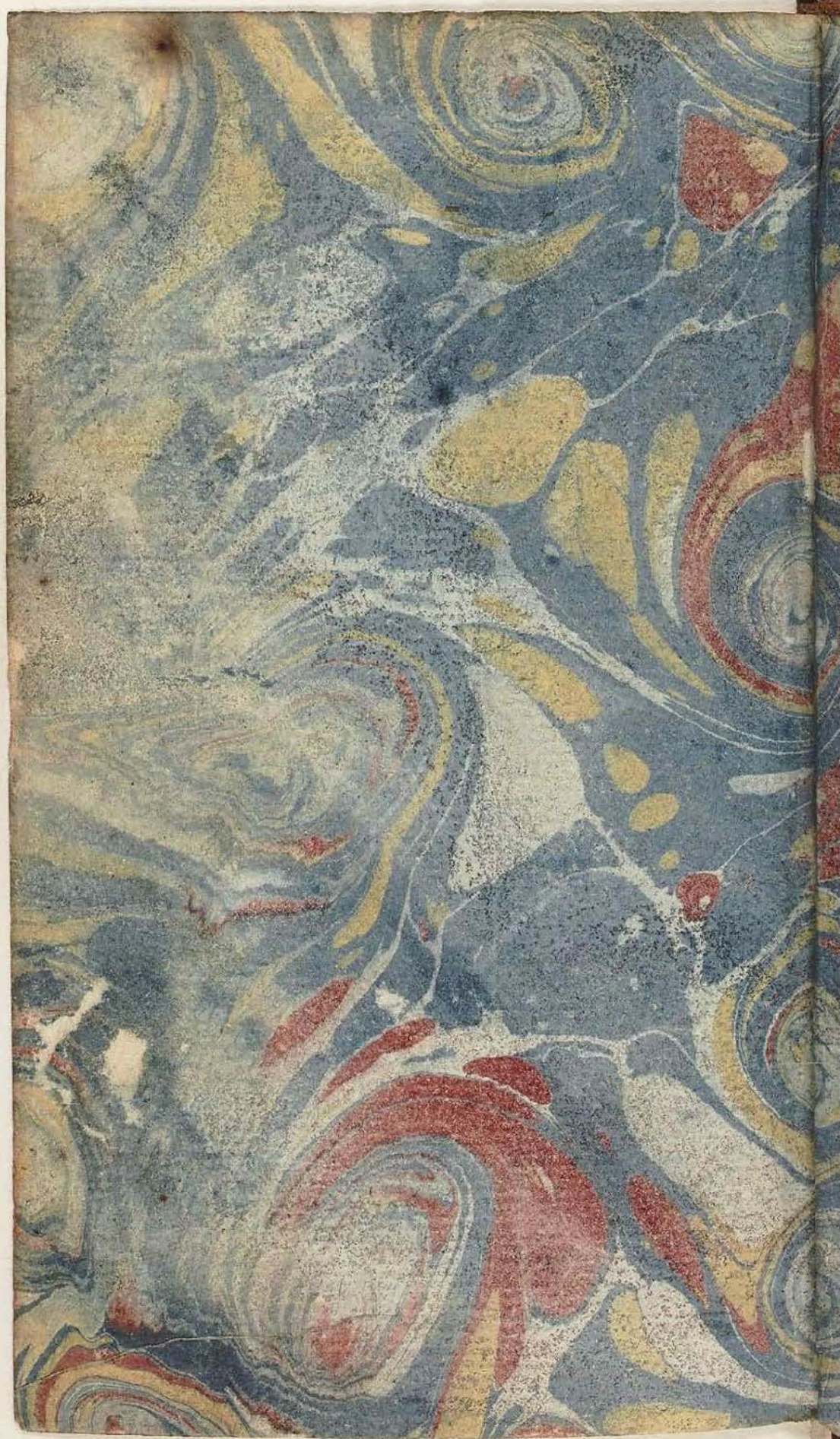
Fin du quatriéme Volume.



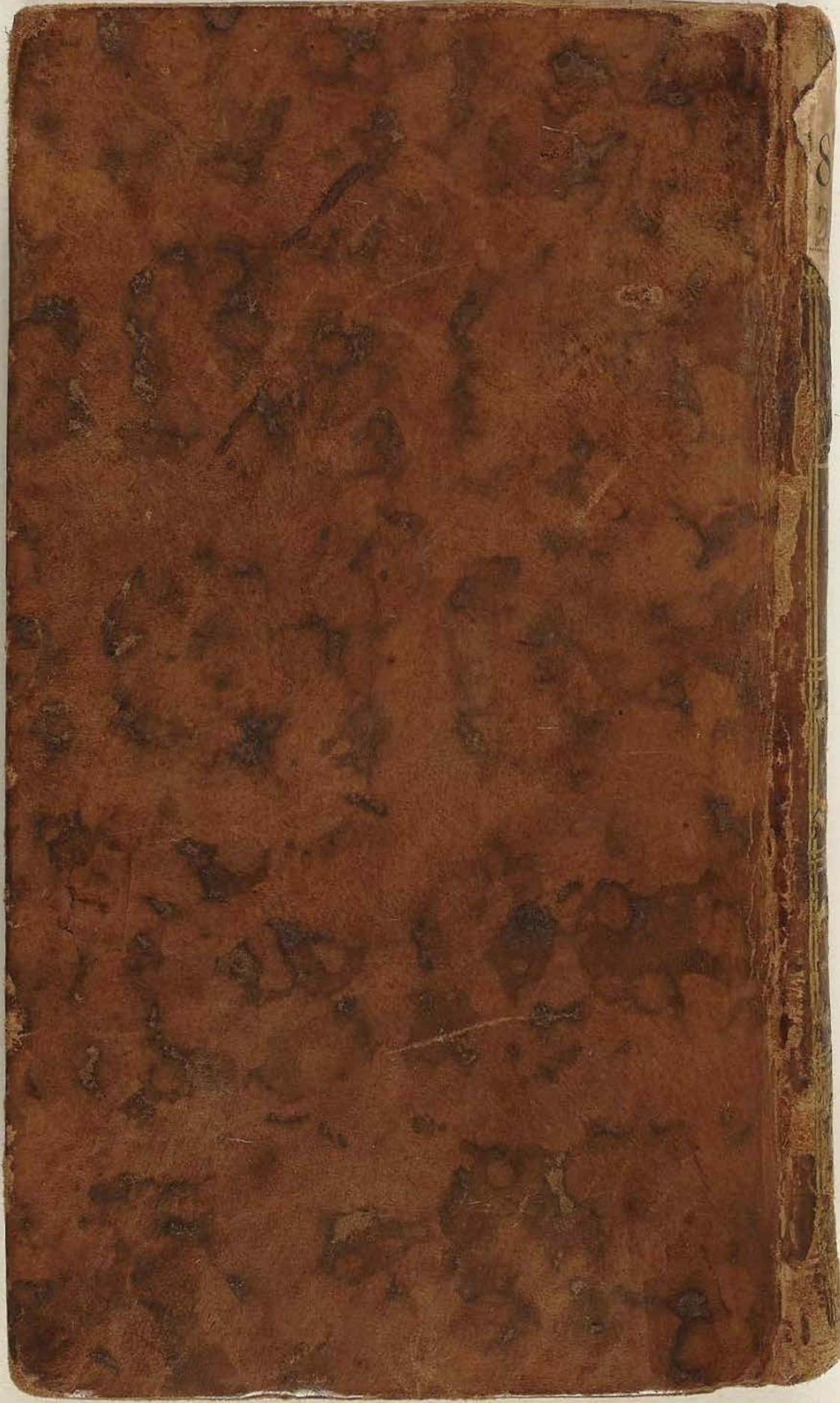












8° H

26,484

4

MERCU

GALANT

L 6 7 3

TOM

I V

